VITT. EMANUELE III
X
Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE

F
XXIX
98

Digitized by Google

COLLECTION

DE

PETITS CLASSIQUES FRANÇOIS.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
Rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

CETTE COLLECTION
EST IMPRIMÉE A 500 EXEMPLAIRES
AUX FRAIS
ET PAR LES SOINS
DE CHARLES NODIER ET N. DELANGLE
AVEC LES CARACTÈRES
DE
JULES DIDOT AINÉ

BIBLIOTECA NAZIONALE
Fondo
Prima Scuola Aosta
Napoli

Digitized by Google

551701

OEUVRES

CHOISIES

DE SARRAZIN.

PARIS

N. DELANGLE, ÉDITEUR,

RUE DU BATTOIR, N° XIX.

M. DCCC. XXVI.

Digitized by Google

NOTICE

SUR SARRAZIN.

JEAN-FRANÇOIS SARRAZIN naquit vers 1603, au village d'Hermanville, près de Caen.

Un esprit facile, élégant, varié; un goût délicat et fin qui l'a mis à l'abri des erreurs de jugement de son plus ingénieux émule; une instruction saine et solide, même pour l'époque exigeante où il vivoit, tels étoient les titres qui le signaloient aux espérances du grand siècle. Préoccupé par l'amour et par le plaisir, il ne put suffire à toutes ces promesses, ou plutôt il ne s'oc-

cupa jamais d'en accomplir aucune. Ses travaux se bornèrent à des jeux, ses succès aux chances d'un hasard tout-à-fait inattendu; et quand un chef-d'œuvre, qui rappeloit les anciens, parut presque entièrement éclos sous sa plume, il oublia de le finir. Pour comble de malheur, il enchaîna son âge mûr au service des grands; et les ingratitudes d'un prince, d'autres disent ses outrages, le firent descendre au tombeau. Nous n'ajouterons pas avec quelques biographes qu'il étoit alors dans la force de son talent, quoiqu'il n'eût en effet que cinquante et un ans quand il mourut. Le talent qui s'est mis aux gages de la fortune et du pouvoir n'a plus de forces à perdre.

Le chef-d'œuvre dont nous parlions est la *Conspiration de Valstein*. Sarrazin

n'a pas daigné l'achever. Ce morceau est le premier de notre langue que nous puissions opposer à Salluste, dont il a quelquefois le nerf et la pureté. C'est le modèle de Saint-Réal et de Vertot. C'est peut-être le germe d'une admirable composition de Schiller, qui n'avoit pas besoin d'ailleurs de chercher des inspirations hors de ses propres études et de son propre génie.

Nous avons réuni à ce curieux fragment la *Pompe funèbre de Voiture*, charmant exemple de gracieux badinage qui offre, dans le mélange piquant d'une prose naturelle et d'une versification facile, le type si souvent imité du *Voyage* de Chapelle, et du *Temple du Goût* de Voltaire. Quelquefois surpassée peut-être, et des éditeurs moins impartiaux n'en conviendroient

pas sans difficulté, cette aimable production a conservé le mérite de l'originalité, et ses copies les plus heureuses ne l'ont pas fait oublier.

Nous avons jugé moins favorablement *Dulot vaincu*, ou *la Défaite des Bouts-Rimés*. Ce poëme, autrefois célèbre, ne nous paroît pas digne des honneurs de la réimpression. Satire improvisée d'une manie ridicule qui est tombée aujourd'hui dans le plus profond mépris, il prouvoit sans doute beaucoup d'esprit et de facilité, quoique les frais d'imagination de l'auteur se soient réduits à peu de chose quant au plan, qui est celui du *Bellum grammaticale* si connu dans les anciennes écoles; mais qui prendroit intérêt de nos jours à *la Défaite des Bouts-Rimés?*

L'*Ode sur la Bataille de Lens* n'a pas

menacé d'un rival le vieux Malherbe, compatriote et presque contemporain de l'auteur; mais elle renferme de belles strophes, et une entre autres dont certains vers de *la Henriade* retracent la pensée et même l'expression.

Les *OEuvres* de Sarrazin ne sont pas rares, et nous devons convenir qu'elles sont fort peu recherchées, par la raison même qu'elles ne sont pas rares. Il ne falloit sans doute qu'un peu plus d'élégance dans leur exécution typographique, ou qu'un peu plus de sévérité dans leur choix, pour les recommander aux bibliophiles. Nous ne connoissons jusqu'ici qu'une de ces pièces, *la Conspiration de Valstein*, qui ait pu prendre place dans leurs collections. Elle fait partie d'un *Recueil pour servir à l'Histoire*, Cologne, J. du

Castel, 1664, in-12, supérieurement imprimé par les Elzevirs, ou plutôt par Foppens, de Bruxelles; et, comme elle n'est pas indiquée dans la table, je doute qu'elle se trouve dans tous les exemplaires.

CH. NODIER.

CONSPIRATION

DE VALSTEIN.

Il n'y a point de doute que la conspiration de Valstein n'ait été une des plus fameuses entreprises des derniers siècles, et que les personnes qui se plaisent au récit des grandes actions et qui veulent profiter des défauts ou des vertus des hommes célèbres, n'en trouvent l'histoire très-nécessaire et très-agréable. C'est, à mon avis, ce qui a obligé beaucoup de gens d'esprit à nous en laisser diverses relations, que j'estimerois parfaites si elles n'étoient point intéressées. Mais, certes, l'animosité des partis

contraires, dans lesquels la plupart des auteurs se sont rencontrés, s'est encore insensiblement trouvée dans leurs livres; et de cette sorte les invectives ou les flatteries y ont pris la place que la seule vérité devoit occuper. Quelques-uns ont accusé l'Empereur de cruauté; plusieurs ont loué sa prudence et sa justice; ceux-ci ont parlé de Valstein comme d'un monstre; ceux-là comme d'un héros, pendant que le mépris des morts, les faveurs de la cour de Vienne, la haine de la maison d'Autriche, et le dessein de plaire ou de nuire, leur ont ôté la liberté de parler.

Voilà pourquoi il me semble que, n'étant prévenu d'aucun de ces mouvements, et me sentant également éloigné de la crainte et de l'espérance, je ne ferai rien contre la modestie, si, après tant d'habiles gens, j'écris encore l'histoire de cette conspiration selon la vérité, au moins autant qu'il me

sera possible. Mais il faut premièrement parler et des mœurs et de la puissance de cet homme.

Albert Valstein eut l'esprit grand et hardi, mais inquiet et ennemi du repos; le corps vigoureux et haut; le visage plus majestueux qu'agréable. Il fut naturellement fort sobre, ne dormant quasi point, travaillant toujours, supportant aisément le froid et la faim, fuyant les délices, et surmontant les incommodités de la goutte et de l'âge par la tempérance et par l'exercice; parlant peu, pensant beaucoup, écrivant lui-même toutes ses affaires; vaillant et judicieux à la guerre, admirable à lever et à faire subsister les armées, sévère à punir les soldats, prodigue à les récompenser, pourtant avec choix et dessein; toujours ferme contre le malheur, civil dans le besoin; ailleurs, orgueilleux et fier, ambitieux sans mesure, envieux de la gloire

d'autrui, jaloux de la sienne, implacable dans la haine, cruel dans la vengeance, prompt à la colère, ami de la magnificence, de l'ostentation, et de la nouveauté; extravagant en apparence, mais ne faisant rien sans dessein, et ne manquant jamais du prétexte du bien public, quoiqu'il rapportât tout à l'accroissement de sa fortune; méprisant la religion qu'il faisoit servir à la politique; artificieux au possible, et principalement à paroître désintéressé; au reste, très-curieux et très-clairvoyant dans les desseins des autres, très-avisé à conduire les siens, surtout adroit à les cacher, et d'autant plus impénétrable qu'il affectoit en public la candeur et la liberté, et blâmoit en autrui la dissimulation dont il se servoit en toutes choses. Cet homme, ayant étudié soigneusement les maximes et la conduite de ceux qui d'une condition privée étoient arrivés à la souveraineté,

n'eut jamais que des pensers vastes et des espérances trop élevées, méprisant ceux qui se contentoient de la médiocrité; en quelque état que la fortune l'eût mis, il songea toujours à s'accroître davantage; et enfin, étant venu à un tel point de grandeur qu'il n'y avoit que les couronnes au-dessus de lui, il eut le courage de songer à usurper celle de Bohême sur l'empereur; et, quoiqu'il sût que ce dessein étoit plein de péril et de perfidie, il méprisa le péril qu'il avoit toujours surmonté, et crut toutes les actions honnêtes quand, outre le soin de se conserver, on les faisoit pour régner. Il est vrai que l'ambition et la conjoncture des affaires et des accidents de sa fortune, lui représentant son entreprise juste et facile, le poussèrent ensuite à la vouloir exécuter. Mais il est nécessaire, avant que d'en commencer le récit, de faire un discours de sa vie jusques au temps de

sa révolte, afin que l'on soit mieux informé des causes qui l'obligèrent à conspirer et des moyens qu'il en eut.

Ceux qui ont dit que la fortune avoit tiré Valstein de la boue, et que sa naissance étoit obscure, ont failli par malice ou par ignorance; car son père étoit baron des confins de Bohême, c'est-à-dire l'un des plus grands seigneurs de ce royaume-là, auquel il n'y a ni ducs, ni marquis, et bien peu de comtes; les barons y étant si jaloux de leurs dignités que, quand un duc étranger veut se faire naturaliser Bohême, ils l'obligent à quitter son titre et à se contenter du leur. Mais de plus, comme ils mesurent la grandeur des familles par l'ancienneté, quelques auteurs ont compté celle des Valstein entre les principales, encore qu'elle ne fût pas des plus accommodées. Son père l'éleva en la religion protestante dont il faisoit profes-

sion, et voulut qu'il apprît les lettres; mais son esprit turbulent n'étant pas propre au repos des muses, les maîtres le chassèrent de l'école, parce qu'au lieu d'étudier, il ne s'occupoit qu'à faire des ligues contre ses compagnons et à les soulever contre l'obéissance et la discipline, tant le naturel a de force en cet âge, auquel il n'est ni caché par la dissimulation, ni corrigé par la prudence. Cela contraignit ses parents de le mettre à la cour plus tôt qu'ils n'avoient délibéré, et de le donner page au marquis de Burgau, fils de l'archiduc Ferdinand d'Inspruck. En cette condition, étant tombé sans se blesser d'une fenêtre fort élevée, sur laquelle il s'étoit endormi, il se fit catholique; et, s'imaginant qu'après cet heureux accident il étoit réservé à quelque chose de grand, il sortit de page pour voyager et se rendre digne de ce que le destin sembloit lui promettre.

Il vit l'Allemagne, l'Angleterre, la France; s'accommoda aux mœurs et aux habits de ces pays; s'instruisit de leur situation, de leurs lois, et de leurs forces; prit de chacun ce qu'il jugea de meilleur, et enfin s'arrêta à Padoue, ayant curieusement visité le reste de l'Italie. Ce fut là qu'il se repentit d'avoir négligé les lettres, absolument nécessaires à un grand homme, et qu'il se rendit capable des arts, s'il ne s'y rendit pas savant; mais particulièrement il s'attacha à l'étude de la politique et de l'astrologie, qui étoient selon son génie et ses desseins, se plaisant infiniment à ces maximes, qui sont détestées en public par ceux qui les pratiquent en secret, et se figurant dans les astres des grandeurs immodérées qu'il ne laissoit pas pourtant d'espérer, encore que la raison semblât l'en éloigner tout-à-fait. Ainsi, s'en étant retourné chez lui l'esprit rempli

de vastes prétentions, et voyant qu'avec son peu de bien il ne lui étoit pas possible d'entreprendre aucune des choses qu'il s'étoit imaginées, il se résolut, pour s'accommoder, de rechercher en mariage une veuve fort riche et d'une illustre naissance. Il se mit si bien auprès de cette femme par son adresse, qu'elle le préféra en l'épousant à quantité de très-grands seigneurs qui étoient engagés devant lui en cette recherche, et encore même après son mariage elle en demeura, à ce que l'on dit, si éperdument amoureuse et si jalouse qu'elle le pensa tuer, lui ayant baillé à boire un de ces filtres qui troublent l'esprit au lieu de le gagner, et font d'étranges ravages dans les corps qui en souffrent la violence; venins d'autant plus inévitables qu'ils tiennent lieu à ceux qui les donnent de marques d'affection. Il n'étoit pas encore bien guéri de l'effort de ce poison, lorsque sa

femme venant à mourir sans enfants, et l'ayant institué son héritier, le laissa maître d'un très-grand bien. La guerre de l'archiduc Ferdinand et des Vénitiens ayant commencé un peu après dans le Frioul, il embrassa l'occasion qu'il avoit si fort souhaitée et qu'il croyoit si nécessaire pour lui, s'imaginant qu'aux habiles le chemin des armes étoit le plus assuré et le plus court pour aller à la grandeur; au lieu que la paix pouvoit bien enrichir beaucoup de gens, mais qu'elle n'en élevoit que très-peu. Si bien qu'ayant enrôlé à ses dépens trois cents cavaliers bien faits, il vint offrir son service et cette troupe à l'archiduc, au siége de Gradisque, où, par sa libéralité à tenir table pour les officiers et à secourir les soldats dans leurs nécessités, par sa conduite à la guerre souvent heureuse et toujours particulière, faisant des actions signalées, louant celles

des autres, parlant peu de soi-même, agissant avec vigilance et soin, tenant ses troupes dans l'abondance quand toute l'armée pâtissoit, il se mit en réputation d'un homme qui, parmi beaucoup de bonnes qualités, en avoit d'extraordinaires, et acquit, avec l'amitié de Ferdinand, la charge de colonel des milices de Moravie.

Les troubles de Bohême ayant suivi, et les grands de ce royaume conspiré contre l'Empereur, Valstein demeura fidèle, quoique les révoltés le sollicitassent d'entrer dans leur parti par l'offre des premiers emplois et par l'espérance des récompenses de la guerre. Mais lui n'en prétendant pas moins de l'Empire, et préférant encore le certain et l'honnête aux choses douteuses et tumultuaires, après avoir tâché vainement de réprimer la sédition de Prague, comme il vit qu'il ne pouvoit conserver les troupes de Moravie dans l'obéissance,

et que ses compatriotes avoient confisqué ses biens, il enleva ce qu'il put de l'argent public et se retira à Vienne, où il fut pourtant obligé de le restituer, ne lui restant pour toute chose que douze mille écus qu'il en avoit détournés, et dont il leva mille cuirassiers. Il ne faut pas que j'omette ici une particularité que je trouve écrite, et qui marque bien le soin particulier que la fortune prenoit de cet homme : c'est qu'au commencement de ces premiers troubles, et devant que les séditieux eussent entrepris la guerre, les principaux de ce parti étant entrés en armes, et sans permission, jusque dans le cabinet de Ferdinand, et là lui ayant fait leurs propositions avec une telle insolence que le comte de La Tour, portant la main sur la garde de son épée, osa dire que celle qu'il tenoit satisferoit à leur demande si on les refusoit; dans la terreur et la surprise de Fer-

dinand, Valstein arriva par hasard avec une troupe d'élite qu'il avoit levée et qu'il vouloit lui faire voir; ce qui obligea ces audacieux, qui se crurent trahis et perdus, de se jeter aux pieds de ce prince, auquel depuis il fut toujours agréable jusques au dernier temps de sa faute. Cependant les belles choses qu'il exécuta pendant cette guerre, et entre autres six mille Hongrois qu'il défit avec quinze cornettes de cavalerie, lui attirant ensemble une extrême gloire et une extrême envie (car personne n'a encore pu séparer ces deux choses), le prince de Liechtenstein, commis pour juger les rebelles de Bohême et pour gouverner ce royaume repris sur le Palatin, l'accusa à Vienne; mais lui, qui connoissoit parfaitement la nature de la cour, où l'absence est criminelle quand elle n'est point défendue, et où on trouve toujours la sûreté si on a de quoi l'acheter, se rendit à

Vienne avec soixante mille écus, et non-seulement y fit louer son innocence, mais encore y voulant acquérir des gens d'autorité qui pussent le protéger et soutenir sa fortune, outre que l'artifice et l'intérêt lui gagnèrent beaucoup des ministres, il épousa une fille de Charles d'Arach, principal conseiller et favori de Ferdinand, et de plus, par le crédit de son beau-père et le secours d'argent qu'il bailla à l'empereur dans ses pressantes nécessités, il obtint, outre ses cuirassiers, deux régiments d'infanterie, et se fit pourvoir de la charge de sergent-major de bataille.

Les victoires de ce parti et la foiblesse des révoltés ayant en apparence assoupi la guerre, Valstein, qui voyoit où tendoient les choses, qui connoissoit que la rébellion étoit dissimulée plutôt qu'éteinte, et que les ligues qui se faisoient par toute l'Europe contre la maison d'Autriche la

pourroient surprendre dépourvue, entreprit une chose aussi mémorable qu'extraordinaire, et dont l'exécution sembloit impossible pour un particulier qui n'avoit de crédit parmi les gens de guerre que celui que ses bonnes qualités lui avoient acquis. Il offrit à l'Empereur de lever à ses dépens une armée de trente mille hommes, à la charge qu'il en seroit général, et fit en sorte par son industrie, par ses pratiques près de ses amis, et par l'engagement de tout son bien, qu'il la mit sur pied en diligence; si bien qu'ayant succédé à la charge du marquis de Montenegro, qui fut déposé pour avoir peu heureusement servi l'Empire en Transilvanie, il ne fut redevable de sa dignité qu'à son ambition et à sa vertu. En ce haut emploi il ajouta beaucoup à sa gloire. Il soumit la ville et le diocèse d'Alberstadt, subjugua Hall et son évêché, fit le dégât dans les terres de Mag-

debourg, entra dans celles d'Anhalt, fortifia Dessau, défit Mansfeld, et avec lui quatre mille Hollandois aguerris, qui étoient les principales forces de l'armée danoise. De là ayant pris Zerbst, et voyant que Mansfeld et Weimar avec leurs troupes tournoient par la Silésie vers la Hongrie pour y soulever les rebelles et s'y joindre à Gabriel Bethléem, il suivit Bethléem et Mansfeld, et, les trouvant au siége de Novigrade, les vainquit, tailla en pièces les janissaires qui étoient venus au secours du Transilvain, et poussa hors de l'Allemagne Mansfeld qui en avoit été la terreur depuis tant d'années. Retournant ensuite dans la Silésie où Weimar étoit mort, il obligea la moitié de ses troupes à se rendre, surmonta le reste, prit toutes les places révoltées, et, après avoir pacifié les provinces héréditaires, ramena contre le roi de Danemarck son armée victorieuse,

Digitized by Google

à laquelle il joignit celle de Tilly. Avec ces grandes forces il défit le marquis d'Urlach, subjugua l'archevêché de Brême et l'Holsace, remplit ses troupes de nouvelles levées que Charles de Lauembourg faisoit pour les ennemis, se rendit maître de tout ce qui est entre l'Océan, la mer Baltique et l'Elbe, ne laissant au roi de Danemarck que Gluckstadt et ce coin de terre séparé par un détroit du reste de son royaume; et quoique ce roi voulût encore tenter la fortune, il en fut toujours maltraité. Valstein le chassa de la Poméranie où il avoit fait descente et progrès, et l'obligea à remonter dans ses navires, où il n'auroit peut-être pas trouvé de sûreté si Valstein eût eu des forces maritimes; si bien que, depuis ce temps jusques à la paix de Lubeck, le Danois n'entreprit plus rien et se contenta de secourir par mer ceux de Stralsund qui seuls avoient pu arrêter le

torrent des armes impériales, auxquelles tant de nations s'étoient opposées inutilement.

En cet état florissant de l'Empire, Valstein, voulant que son maître profitât de ses victoires et que sur la foiblesse de ses ennemis il pût affermir pour toujours la grandeur de sa maison, relégua premièrement Tilly dans la Frise, sous prétexte qu'il y restoit encore quelques révoltes et qu'il y falloit faire hiverner des gens de guerre; mais en effet afin que l'Empereur n'eût plus le duc de Bavière pour compagnon, et que pour lui il demeurât, sans compétiteur, absolu directeur des choses. Après quoi, sachant bien que la pauvreté des peuples et l'abaissement des grands sont les seules voies pour aller à la servitude des nations libres et peu affectionnées, au lieu de licencier cette multitude épouvantable de soldats, qui ayant tout vaincu sembloit

désormais inutile, il leva encore quantité de nouvelles troupes et augmenta de beaucoup le nombre des officiers, afin d'accroître par leur dépense la disette des peuples qui les devoient défrayer. Son exemple même apprit aux chefs la somptuosité et la profusion, et pour y fournir, la rapine et la violence. Toute l'Allemagne se trouva inondée de ces troupes. On ne distingua point les amis et les alliés des ennemis et des neutres. L'insolence du soldat, parce qu'elle fut impunie, fut sans bornes, et ensuite l'oppression des peuples et leur haine contre Valstein qu'ils croyoient auteur de tant de maux. On envoya de plus, de la cour impériale, un édit sévère par lequel on déclaroit criminels tous ceux qui se trouveroient avoir participé en quelque sorte aux conseils des révoltes passées; par-là on trouva moyen de s'assurer, soit des grands qui faisoient ombrage, soit des

particuliers dont la faction pouvoit soulever les villes, et avec cela des richesses pour satisfaire les gens de guerre et les courtisans : étant non-seulement aisé, mais honnête en apparence, de calomnier ceux qu'on vouloit perdre. Et afin que le roi de Suède, que tant de misérables regardoient comme le dernier asile de leur liberté, ne pût, quand il le voudroit, ni fomenter une rébellion qui sans lui n'avoit point de force, ni s'opposer à la domination absolue d'Autriche, que Valstein vouloit établir après avoir fait condamner les ducs de Mecklenbourg comme coupables d'intelligence avec les ennemis, et s'être emparé par le don de Ferdinand des biens et des dignités qu'il leur venoit d'ôter, Valstein s'assura de tous les ports de la mer Baltique, excepté de Stralsund qu'il assiégeoit avec furie, et mit tous ses soins à équiper une flotte qui le rendit maître de ces mers

comme il l'étoit de l'Allemagne. Alors il pouvoit bien, malgré la haine et l'envie, jouir en repos de la gloire de ses grands et fidèles services, si son orgueil, qu'il avoit toujours eu au-dessus de sa fortune, ne l'eût point de nouveau surpassée. Mais s'étant laissé emporter à une présomption aveugle de lui-même et à un mépris insupportable des autres pendant qu'il maltraite les princes; que, n'obéissant point aux ordres de Vienne, et écrivant à l'Empereur qu'il se donnât du bon temps et ne se mêlât de rien, il avilit les commandements à la majesté de son souverain; qu'étant fait prince de l'Empire et duc de Mecklenbourg, il veut être traité d'altesse; qu'il mange seul, fait battre monnoie, et par l'équipage et la dépense, et par ses audiences sollicitées affecte de ressembler aux rois, il corrompit la solidité de sa vertu, et donna au monde de l'aversion pour

sa vanité injurieuse et déréglée. Or, la paix avec le Danois ayant été conclue à Lubeck, l'Empereur, extraordinairement pressé par les religieux, desquels il dépendoit en toutes choses, se précipita selon leurs passions, et voulut donner le dernier coup à la liberté de l'Allemagne avant qu'elle fût assez affoiblie pour le recevoir. Il fit publier l'édit de la restitution de tous les biens ecclésiastiques que les protestants avoient usurpés depuis les premiers troubles du luthéranisme, croyant qu'il n'en arriveroit aucun fâcheux accident, ni du dehors, puisque les rois de Suède et de Bohême étoient en guerre, celui de Danemarck lassé de ses pertes, les Transilvains divisés en factions pour la succession de Bethléem, les François occupés chez eux et en Italie, et qu'au-dedans il avoit Valstein toujours formidable aux factieux, et des armées prêtes d'étouffer partout les sé-

ditions avant leur accroissement. Mais les protestants qu'on dépouilloit des biens dont ils avoient hérité, et qui appréhendoient qu'ensuite on ne leur ôtât encore la liberté de conscience, se trouvant au désespoir par ces considérations de religion et d'intérêt, et les princes de ce parti s'apercevant bien que c'étoit à eux qu'on en vouloit, entre autres l'électeur de Saxe qui voyoit qu'on alloit enlever à son fils l'administration de Magdebourg que ceux de la ville lui avoient donnée, parce que le pape avoit nommé pour leur archevêque Léopold, fils de Ferdinand, s'efforcèrent de trouver un remède à ces dernières extrémités, et, avec l'aide des François, obligèrent Gustave Adolphe, roi de Suède, alarmé des entreprises qu'on faisoit sur la mer Baltique, et ambitieux d'honneur, de venir à leur secours sous d'autres prétextes. D'ailleurs, les princes catholiques aux-

quels la grandeur de la maison d'Autriche se rendoit formidable, et généralement tous les peuples accablés de la pauvreté où les réduisoient les contributions et les quartiers d'hiver, invention de Valstein et non de la calamité publique, demandèrent à l'Empereur une assemblée générale pour le bien et le repos de l'Empire. Principalement le duc de Bavière sollicita cette diète avec l'électeur de Mayence qu'il avoit mis dans son opinion. Le Bavarois, parce qu'il haïssoit mortellement Valstein, lequel s'opposoit aux intérêts de sa nouvelle dignité, soit qu'il la jugeât contraire au repos de l'Allemagne, soit qu'il eût assez d'ambition pour prétendre lui-même à l'électorat, et qu'en effet, comme ont dit quelques-uns, l'Empereur le lui eût promis. Il voyoit de plus qu'on éloignoit Tilly son général; il se trouvoit lui-même déchu du pouvoir absolu qu'il avoit mérité par

sa fidélité dans les temps les plus périlleux de l'Empire, et par ses services à relever la fortune penchante de Ferdinand; et ce qui le touchoit davantage étoit que le fruit de tant de peines demeuroit entre les mains de Valstein, et qu'il appréhendoit que cette puissance prodigieuse, qu'il avoit aidé à établir au péril de sa vie et de son bien, ne servît à le perdre si son ennemi, qui ne pardonnoit point, en étoit plus long-temps le modérateur. Ces considérations l'ayant jeté dans la terreur et dans la colère, qui croissent d'ordinaire à mesure que les sujets en sont justes, il fut aussi celui qui pressa le plus vivement l'assemblée et la déposition de Valstein, étant de plus poussé par M. de Léon, ambassadeur de France, et par le capucin Joseph, homme d'intrigue. Ce fut lui encore qui, pour obtenir cette diète et empêcher l'Empereur de découvrir qu'on vouloit

diminuer de l'autorité qu'il avoit usurpée, lui donna des espérances de l'élection de son fils pour roi des Romains et de l'acheminement insensible de la succession à l'Empire. Son adresse réussit dans un esprit qui ne souhaitoit rien davantage; car on croit ce qu'on désire beaucoup. L'Empereur avec son fils se rendit à Ratisbonne sur la fin de juin 1630, où tous les électeurs se trouvèrent, excepté ceux de Saxe et de Brandebourg qui s'excusèrent par leurs députés de n'avoir pu faire les frais de ce voyage, parce que la grande dépense des garnisons de Valstein leur en ôtoit les moyens. Et en effet, quatorze régiments complets avoient hiverné dans la seule marche de Brandebourg. Or, les électeurs, outre la nécessité présente et la crainte de l'avenir qui augmentoit leur hardiesse, outre l'appui du roi de Suède qui avoit commencé la guerre en Allemagne, se

trouvoient fortifiés par l'éloignement de quarante mille hommes qui, contre l'avis de Valstein, avoient été envoyés à la guerre de Mantoue, ou qui s'étoient dissipés en celle de Pologne, et, de plus, ils étoient encouragés par les persuasions de l'ambassadeur de France. Car, sur les plaintes que le duc de Lorraine fit faire à la diète qu'une puissante armée françoise étoit à sa frontière, cet ambassadeur assura les électeurs qu'elle n'étoit là que pour soutenir leurs propositions, au cas qu'on les voulût refuser. On traita donc premièrement la paix avec le roi de France, les protestants ayant intérêt qu'il ne fût pas engagé, afin de les assister plus librement. On résolut après qu'on s'assembleroit à Francfort l'année qui suivoit, touchant l'édit de la restitution, beaucoup de difficultés empêchant d'en rien déterminer alors, les protestants attendant qu'avant ce temps

le roi de Suède le rendroit nul, et les catholiques croyant que leur droit seroit fortifié par la possession qu'ils avoient. Mais quand on commença à parler des affaires de la guerre, tous ces partis, d'une voix commune, demandèrent la déposition de Valstein, et il sembla qu'ils n'étoient assemblés que pour ce sujet. La haine qu'on lui portoit se trouva générale. La foiblesse de l'Empereur, que ce coup imprévu étonna, fut assez grande pour consentir, en le démettant, à se dépouiller de sa puissance et de sa fortune, et pour abandonner un homme dont on n'auroit point tant pressé la ruine s'il lui avoit été moins fidèle ou qu'il l'eût rendu moins redoutable. Il est vrai que les Espagnols, qui souvent étoient les arbitres de ses conseils, ne l'étant pas des actions de Valstein, voulurent quelqu'un moins altier et plus obéissant en sa place; et quoique le roi de Suède, lequel

il se vantoit de chasser avec des verges, fût descendu en Poméranie, ils se contentèrent de Tilly que le duc de Bavière, voulant reprendre son autorité, leur offrit pour lui opposer. L'Empereur même se vit contraint de licencier les troupes de la haute Allemagne et de consentir à une réforme des autres, laquelle lui en ôta la plupart, les soldats accoutumés au pillage ne pouvant ni rendre ce qu'ils avoient pris, ni se résoudre à ne plus rien prendre. Le désordre ne s'arrêta pas là. Les généraux Anheim et Hoffecchichen cherchèrent parti ailleurs; quantité d'officiers quittèrent tout-à-fait le service; et de cet état absolu où toute l'Allemagne avoit tremblé sous Valstein, l'Empereur, par sa foiblesse, par l'adresse des protestants, et par la passion des siens, se trouva réduit en un instant à redouter la puissance du Suédois, dont Valstein se seroit moqué si, en son auto-

rité, on eût conservé la principale vigueur de l'Empire, ses ministres s'apercevant aussi bien que lui, mais trop tard, qu'ils étoient trompés, puisqu'après avoir abandonné tous les intérêts de l'Empereur sur l'espérance de faire son fils roi des Romains, les électeurs éloignoient sa nomination par une remise, laquelle en ces choses tient lieu d'un refus civil.

Cependant Valstein ayant appris la nouvelle de sa déposition, quoique ce coup imprévu l'eût surpris, fit pourtant paroître plus de regret du malheur de Ferdinand que du sien propre. Sans parler de soi, il dit seulement que l'Empereur étoit trahi et ses conseils corrompus; et cette même vertu, qui lui avoit donné le bâton de généralissime, lui servit à le résigner en apparence sans désordre et sans douleur. Son déplaisir pourtant fut fort grand, mais fort secret, et seulement connu de ses

confidents; au lieu que celui des armées éclata publiquement, et que plusieurs colonels le vinrent trouver, desquels retenant une partie auprès de lui, il assigna aux autres, sur le revenu de ses terres où il les envoya, de quoi s'entretenir honorablement, ayant eu soin en cela de l'amitié et de la réputation, et voulant se conserver des hommes qu'il jugeoit, par cette épreuve volontaire, ne le devoir point abandonner, quelques dangers où le jetassent son ambition et son ressentiment. Car, certes, sous cette profonde simulation d'esprit modéré qu'il affectoit dans sa disgrâce, il cachoit un extrême désir de vengeance et faisoit des projets de se mettre en un état où l'on ne pût lui ôter l'emploi, si la nécessité des affaires vouloit qu'on le rappelât, de quoi Giovan Batista Seni, son astrologue, lui montroit l'espérance fort proche, et dont il s'assuroit

lui-même par les jugements qu'il faisoit des désordres de l'Empire, confirmant en cela, par son propre raisonnement, les conjectures d'un art incertain. Ainsi donc cet esprit se remplissoit de desseins hautains et hardis lorsqu'il paroissoit ne songer plus qu'à vivre en homme privé. Sur ce sujet, je sais qu'on a dit qu'en ce temps-là il avoit voulu prendre parti avec le roi de Suède par l'entremise du comte de La Tour, banni de Bohême, et qu'ensuite d'un traité fort avantageux pour lui, sur le point d'exécuter ce qu'il avoit concerté contre ceux d'Autriche, il en avoit été détourné par Arneinch, général de l'électeur de Saxe, avec lequel, après la perte de Prague, ayant eu, sous prétexte de la paix, une conférence longue et secrète, Arneinch lui avoit donné de la défiance du Suédois et fait croire qu'il se vengeroit plus aisément s'il reprenoit le commandement des

armes de l'Empire. Quelques autres, au contraire, assurent qu'on lui suppose ce crime pour excuser par de nouvelles fautes la cruauté de sa mort. Cette particularité, pour son importance, ne m'est pas assez connue.

Maintenant il me semble très à propos de parler un peu de sa façon d'agir chez lui et de sa vie domestique, afin que l'on connoisse mieux combien toutes ses actions tendoient à l'élever au-dessus des autres hommes, et qu'avec plus de certitude on juge de ce que nous écrivons, à quoi, certes, ces remarques ne semblent pas inutiles. Mais, en vérité, je crains qu'en les lisant on ne manque de foi pour l'histoire, et que les vérités que je dirai ne passent pour des descriptions de roman. Cela pourtant ne m'empêchera pas d'en parler sans exagération ni envie, et, pour commencer par sa demeure, les lieux qu'il

habitoit sembloient moins les maisons d'un particulier que les palais d'un monarque; car il avoit avec la plupart des hommes cette foiblesse de vouloir laisser en des masses de pierre des monuments de grandeur, ne songeant pas que les fâcheux accidents de la nature ou de la fortune les pouvoient détruire en un moment; et qu'enfin, quelque soin que l'on prît de les conserver, dans peu d'années ils se ruinoient d'eux-mêmes. Son hôtel de Prague recevoit le monde par six grandes portes, et, dans un espace fort étendu, jetoit ses fondements sur la ruine de cent maisons qu'on avoit abattues pour le bâtir. Les appartements en étoient beaux, magnifiques, commodes; les ornements et les meubles représentoient le luxe et l'abondance, et le quartier qu'il occupoit les montroit avec excès. J'en décrirois volontiers le détail : les jardins embellis d'un grand nom-

bre de statues; les fontaines, les grottes, les canaux abondants en poissons, dépense curieuse et délicate; les volières rares pour leur étendue, plantées d'arbres couverts d'oiseaux de toutes sortes, et enfermés de raies de fer, si l'histoire souffroit les digressions inutiles, quoique agréables. Sur ce palais, il avoit presque pris le modèle entier des autres, soit qu'il crût cette façon de bâtir la meilleure, ou que par cette particulière affectation il voulût encore en ces choses s'éloigner de la coutume vulgaire. Ce qui se trouvoit de plus en sa demeure de Gidzin étoit que, pour nourrir son haras, il avoit fait clore de murs un grand parc, dans lequel il entretenoit toujours pour le moins trois cents chevaux d'élite, et où, d'une tour élevée au milieu, l'on donnoit le signal les soirs et les matins à ceux qui en avoient la charge. Car pour ses écuries superflues en architecture,

avec des mangeoires de marbre et des fontaines qui couloient dedans, je n'en veux pas faire une remarque particulière, sachant que presque tous les princes d'Allemagne sont soigneux d'en avoir de belles. Si la mort ne l'eût point contraint de laisser son château de Sagan imparfait, il eût peut-être surpassé en cet édifice ceux des vieux Romains, comme il les avoit égalés, agrandissant la ville de Gidzin, y bâtissant une chartreuse, fondant un collége de jésuites, élevant à Glogo un temple pour les protestants; admirable en ce point d'avoir construit tant d'ouvrages dans ce peu d'années qu'il fut maître de la fortune, au lieu que souvent la vie de deux rois est trop courte pour achever un palais. Pour sa dépense, c'étoit une profusion inouïe. On servoit cent plats sur sa table; la propreté y aidoit beaucoup à la bonne chère; cinquante hallebardiers étoient toujours

de garde dans son antichambre, gens choisis pour leur mine et connus par leurs actions. Au dehors on trouvoit des sentinelles, et partout des estafiers bien faits; douze hommes marchoient incessamment autour de son palais, afin d'empêcher le bruit qu'il ne pouvoit souffrir, en cela délicat jusqu'à la foiblesse. Il entretenoit soixante pages, tous enfants d'ancienne race, qui apprenoient leurs exercices sous des maîtres fameux qu'il tenoit à ses gages. Ses livres étoient éclatants et riches. Il avoit un nombre infini de gentilshommes servants; quatre maîtres de sa chambre s'informoient de ceux qui lui vouloient parler, et les admettoient à l'audience. Six barons et six chevaliers se trouvoient toujours près de sa personne pour recevoir ses commandements; des gentilshommes de la chambre de l'Empereur, qui portoient la clef dorée, avoient chez lui la même place. Son grand

maître d'hôtel étoit un seigneur de marque. S'il marchoit à la campagne, dans son train, outre le grand équipage des siens, dont il entretenoit la plupart, on comptoit pour son bagage et pour sa table cinquante chariots attelés chacun de six chevaux, et cinquante fourgons de quatre, avec six carrosses servant pour les gens de condition qui suivoient sa cour. Il faisoit de plus mener en main cinquante chevaux beaux à merveille, et couverts de harnois précieux, par cinquante hommes qui montoient chacun un cheval de prix. Ceux qui aiment la vertu frugale et modeste blâmeront ce faste; il plaira aux autres qui adorent la vanité extérieure; mais on jugera généralement qu'il étoit facile à Valstein, vivant plus splendidement que les rois, de souhaiter leur rang et leur dignité. Je n'ai point parlé de la maison de sa femme, des pensions qu'il donnoit, ni

des récompenses, ni de l'argent immense qu'il épandit dans l'Europe pour être informé de tout. J'en ai dit assez, ce me semble, pour mon dessein et pour mon loisir; et puis les choses de cette nature plaisent bien d'abord, mais elles lassent quand vous vous y arrêtez plus long-temps qu'il n'est besoin. Reprenons donc notre histoire.

Après que Valstein eut remis le commandement des armées, les chefs qu'on opposa en sa place au roi de Suède, manquant pour la plupart de l'expérience des choses militaires, et les uns de hardiesse, les autres de prévoyance, tous de bonheur, leur parti s'affoiblit par beaucoup de pertes. Les électeurs de Saxe et de Brandebourg l'abandonnant se joignirent à découvert avec Gustave, et Tilly fut seul qui soutint pour quelque temps le faix de la guerre. Cet homme, qui possédoit les par-

ties d'un grand capitaine, la bonne fortune, la prudence, la valeur, le soin, et, ce qui est rare, la piété, s'efforça d'arrêter les victoires de l'ennemi et de ne point diminuer la gloire des siennes. Mais, soit qu'il ne pût seul suffire à la conduite des armées de l'Empereur et de celles des princes catholiques ligués pour défendre l'Allemagne, soit qu'il fût destitué de l'autorité absolue de Valstein, et que, n'osant rien entreprendre sans consulter le conseil de Vienne ou des confédérés, le temps de délibérer fît perdre celui d'agir, soit qu'enfin la fortune, qui favorise les choses qui croissent, se plaise à les abandonner en leur vieillesse, il fut vaincu à Leipsick, et la perte de cette bataille fit décliner l'Empire vers sa ruine. Plus de la moitié de l'Allemagne se vit ensuite subjuguée par les Suédois. Le Saxon prit la Bohême; le landgrave de Hesse se jeta du côté des

victorieux; l'électeur de Trèves chercha la protection des François, et le péril sembla si grand au duc de Bavière qu'il douta la première fois s'il manqueroit de fidélité pour la cause commune et pour la maison d'Autriche. On croit même que le roi de Suède pouvoit achever la guerre par la conquête des pays héréditaires s'il y eût tourné ses forces après le gain du combat, et plusieurs l'ont blâmé de n'avoir pas bien usé de cette victoire. Mais certes, sans examiner ce qu'on pourroit alléguer au contraire, les conseils des hommes me semblent sujets à une cause supérieure qui en excuse les fautes, et, dans tout ce qui arrive, il y a souvent une fatalité qui emporte la sagesse ou qui l'aveugle. Cependant Gustave s'étant occupé à soumettre le Mein et le Rhin, ceux de Vienne, qui virent qu'il ne venoit pas droit à eux, ayant eu loisir de se rassurer de leur ef-

froi, s'employèrent avec diligence à chercher à leurs maux des remèdes prompts et utiles, et, après beaucoup de consultations, l'extrémité des affaires les obligea de recourir à Valstein, qui seul sembla capable de les remettre s'il l'entreprenoit. Ils considéroient son esprit que les difficultés augmentoient, bien loin de l'étonner; industrieux et passionné à exécuter ce que les autres tenoient impossible; sa vigilance active et jamais surprise; sa richesse propre à faciliter les grands desseins, et prête à secourir la nécessité de l'Empire; son crédit, ses intelligences, le désir des soldats de servir sous lui. Et comme c'est un défaut de la nature humaine de n'avoir rien de modéré dans la prospérité ni dans l'affliction, ceux à qui sa vertu avoit été insupportable, lorsqu'elle sembloit inutile, louoient en lui, dans un besoin si pressant, jusques aux

choses vaines et fortuites. Ils croyoient de plus qu'il reprendroit son emploi avec une extrême joie; que, quelque offense qu'il eût reçue en le perdant, l'ambition qui dominoit sur ses autres passions étoufferoit son ressentiment; qu'enfin cet attachement à la vie privée avoit moins de vérité que d'ostentation. Sur de semblables pensées ils résolurent qu'il suffiroit de lui montrer des espérances assurées de son rétablissement pour le porter à en témoigner de l'envie, et que, l'engageant adroitement à demander la charge qu'on lui vouloit offrir, l'obligation seroit moindre et les conditions plus aisées. Pour ce sujet, malgré l'opposition des Espagnols qui ne pouvoient presque consentir que l'on l'employât, ils lui dépêchèrent Maximilien Valstein, grand écuyer du roi de Hongrie, l'ayant instruit autant qu'ils jugèrent à propos. Car, outre que c'étoit son

neveu, c'étoit encore un de ceux qu'il traitoit avec le plus d'estime et de confiance. Celui-ci l'étant allé visiter à Zenam où il demeuroit depuis la perte de Prague, sans venir à Vienne qui en étoit assez proche, parce qu'il y prétendoit le titre d'altesse et les honneurs de souverain, après l'avoir entretenu généralement des affaires de l'Empire, afin qu'il pénétrât moins où tendoit la conversation, il la tourna avec adresse sur les louanges publiques qu'on lui donnoit dans les occurrences présentes, et sur le désir de tout le monde de lui voir reprendre la défense de l'Empire, lui conseillant de ne pas rejeter cette occasion et d'aller au-devant de tant de gloire qui l'attendoit. Valstein sentit bien l'artifice; c'est pourquoi, voulant selon ses projets cacher d'autant plus son dessein qu'il le voyoit prêt à réussir, et tirer tous les avantages de la nécessité des affaires, il répondit en

premier lieu pour son intérêt peu et modestement; il s'étendit ensuite sur la douceur de sa condition, sur le désir de vieillir en tranquillité, de ne plus tenter la fortune dont il avoit été traité si ignominieusement, et qui, quand elle lui donneroit toutes choses, lui ôteroit toujours le repos; et venant enfin à déplorer les malheurs de son souverain, comme s'il eût été ému, il méla à son discours des paroles tendres et douteuses, qui n'ôtoient pas tout-à-fait l'espérance de son service, mais qui la montroient presque impossible.

Or, les ministres de l'Empereur voyant qu'on avançoit peu par ce moyen, pressés du temps et du péril, se servirent de la seule voie qui restoit, d'agir ouvertement, de supplier, d'offrir, de se soumettre à tout pour fléchir Valstein. Le baron de Questemberg et le comte de Verdemberg, ses amis, y firent divers efforts, mais in-

utilement, son opiniâtreté paroissant si grande qu'on désespéra de la surmonter, si le prince d'Échamberg n'y travailloit puissamment lui-même. La conformité de ces trois noms me fait souvenir d'un mot que l'on disoit alors à Vienne, que l'Empereur possédoit trois montagnes fort élevées, Questemberg, Verdemberg et Échamberg, et trois pierres fort précieuses, Diectristein, Liechtenstein et Valstein, parce que les noms de ces seigneuries se terminent en *stein* et en *berg*, qui en allemand signifient *pierre* et *montagne;* cela assez froidement et selon la nature d'une nation qui, ayant abondamment les autres biens de l'esprit, est pour l'ordinaire destituée de politesse. Au reste, ce qui faisoit attendre tout de l'entremise d'Échamberg auprès de Valstein, c'est qu'ayant depuis long-temps vécu avec lui dans une étroite confidence, et l'ayant toujours puissamment servi à la

cour, il avoit encore employé son crédit pour en empêcher la chute, et ne s'étoit point du tout refroidi depuis sa disgrâce. On ajoutoit à cela l'autorité de cet homme puissant sur l'esprit de l'Empereur, duquel il étoit le directeur et le favori. Et certes, cette faveur n'étoit pas injuste, et la grandeur de son mérite pouvoit aller de pair avec celle de sa fortune. Il se fit donc porter à Zenam étant fort incommodé des gouttes, et, après avoir rendu à Valstein des lettres de l'Empereur, dictées selon que cette occurrence le vouloit, il lui représenta vivement l'honneur de sauver son prince et sa patrie, l'obligation qu'on lui auroit, la beauté d'une telle entreprise, la renommée et le reste des choses qui incitent un esprit passionné pour la gloire. Il y ajouta les prières de Ferdinand qu'il fût l'arbitre de tout, qu'il dispensât, qu'il agît; les assurances qu'il

trouveroit une obéissance entière et des récompenses très-grandes, lui engageant pour cela la foi de l'Empereur et la sienne propre, qu'il savoit être assez puissante, et qu'il avoit toujours éprouvée certaine. Valstein, quoiqu'il vît qu'il étoit temps de conclure, dénia pourtant au commencement son assistance, mais un peu plus foiblement qu'à l'ordinaire, opposant comme en doute la malice de ses ennemis prêts de calomnier ce qu'il feroit, la facilité de l'Empereur à les croire, et peut-être à le chasser en ayant tiré service. Et puis quand il y auroit sûreté pour ces choses, il demandoit où étoient les troupes dont on vouloit qu'il fût général, et quels moyens de remettre des affaires désespérées. Mais enfin, se voyant pressé sans relâche, tantôt feignant d'acquiescer aux persuasions, tantôt de céder à l'importunité de son ami, il promit son service, mais pour quatre

mois seulement, pendant lesquels il vouloit être seul et absolu, et après ce temps se démettre de cette autorité onéreuse, à quoi Échamberg consentit, croyant qu'il suffisoit alors de l'avoir engagé dans l'emploi, où les occasions d'elles-mêmes l'obligeroient peut-être à demeurer si son ambition ne le pouvoit faire. Ainsi ayant avisé entre eux ce qu'ils jugeoient utile et à propos cette heure-là, après une résolution finale ils se séparèrent.

Valstein étant demeuré seul, inquiet, et rêveur, commence à agiter en son esprit la grandeur et la difficulté de la chose qu'il vouloit entreprendre, les mesurant tantôt par la crainte qui rend tout malaisé, tantôt par l'ambition qui ne trouve rien qui le soit. L'impossibilité d'usurper la domination sur un prince légitime et de soulever des peuples qui font un point de religion de l'obéissance du souverain; le

danger de confier un tel secret; l'infidélité ordinaire aux esprits factieux; les supplices et l'infamie s'il réussissoit mal; sinon le meurtre, le poison, et la défiance de toutes choses, l'épouvantoient. D'autre part, la colère des mauvais traitements reçus, la haine, l'appétit de vengeance, et, plus que tout, l'avidité de régner ne pouvant s'éteindre dans cet esprit immodéré, le précipitoient aveuglément. Il voyoit plus de la moitié de l'Allemagne soumise au roi de Suède, le reste presque branlant et mal assuré, les potentats de l'Europe ligués avec Gustave ou malintentionnés pour la maison d'Autriche, cette maison sur le déclin, et jugeoit par ces conjonctures le temps très-propre à la nouveauté. Il savoit bien que la seule extrémité des affaires ayant forcé le duc de Bavière et les Espagnols, puissants à Vienne, de consentir à son rétablissement, il ne devoit

point attendre d'autre récompense de ses travaux, s'il affermissoit l'Empire, que de retourner à une condition privée et à une vie honteuse et obscure; et partant il trouvoit plus juste de se servir des forces que ses ennemis lui mettoient entre les mains, pour hasarder de les ruiner et de s'agrandir, que pour les rétablir et se perdre. Il pensoit en avoir l'occasion et les moyens; il se considéroit consommé dans l'expérience des choses militaires, chéri des gens de guerre, prêt à commander à une armée vénale, hardi, opulent, industrieux, toujours secouru de la fortune; au lieu que l'Empereur lui sembloit oisif, peu porté aux armes, d'un naturel doux, lent, exposé aux tromperies, et presque plus propre à dissimuler les injures qu'à les repousser. Dans ce trouble violent, flottant avec doute, tantôt embrassant les bonnes résolutions, tantôt les plus perni-

cieuses, après s'être long-temps tourmenté il s'abandonna enfin aux mauvais conseils, et détermina de tenter l'usurpation de la Bohême, ne pouvant vaincre les mouvements de son esprit aigri et ulcéré, ni résister à cette cruelle passion de grandeur qui ne le laissoit point en repos. Mais, voyant que l'exécution d'un tel dessein dépendoit de la disposition de beaucoup de choses qui devoient être publiques et interprétées, comme il étoit naturellement très-propre à dissimuler et à feindre, il se résolut, sans admettre alors aucun confident de cette dernière résolution, de la cacher sous un profond silence, et de s'employer tout entier à agir de telle sorte que ses actions semblassent n'aller qu'au bien de l'Empire, quoiqu'elles eussent un but tout contraire, afin que son dessein n'étant point soupçonné d'abord, on n'en pût ruiner les commencements ordinairement

foibles, et que, lorsque l'on viendroit à le découvrir, il fût en état de le faire réussir par la force. S'étant donc confirmé contre le péril, et résigné entièrement à quelque chose de plus puissant que sa raison, soit que vous nommiez cela fatalité ou génie, il commença d'acheminer insensiblement son entreprise, pour laquelle il avoit besoin d'un long temps, d'une grande fortune, et de beaucoup d'artifices. Voilà en quel état étoient les choses, et quel dessein avoit Valstein, lorsqu'il fut rappelé. D'abord, pour remettre en réputation les affaires de l'Empereur qui n'en avoient presque plus, et relever la consternation des peuples par la croyance que leur parti avoit manqué de chefs et non pas de forces; voulant aussi établir une grande opinion de soi, il donna les commissions de la levée de soixante régiments; il traita avec Vladislaüs, roi de Pologne, pour la

levée de vingt mille cosaques; il négocia avec le duc de Lorraine pour l'engager à la guerre; il envoya jusques en Italie faire achat des meilleures armes, et sema partout des bruits très-avantageux pour son parti. Et afin que les effets ne trompassent point entièrement l'attente publique, et qu'avec plus de facilité il assemblât ses troupes, desquelles dépendoit la ressource de sa grandeur, il choisit les environs de Znaïm pour y former son corps d'armée, porté à cela par la commodité de la situation, sur les confins de la Moravie et des provinces héréditaires, où depuis la guerre suédoise l'abondance et la paix étoient encore, et où la fureur ennemie et le mal domestique des quartiers d'hiver n'avoient point pénétré. En ce lieu, pendant qu'il écrit civilement aux colonels, que dissimulant sa fierté naturelle, il s'emploie pour eux avec des marques de courtoisie

et d'amitié, qu'aux bons accueils il joint la largesse et la profusion, qu'il n'épargne ni soin, ni argent, les soldats accourant en foule sur son crédit, il leva dans trois mois une armée, sinon aussi nombreuse que la renommée l'avoit promise, au moins beaucoup plus forte que l'on ne l'avoit attendu, aidé en cela des présents du roi d'Espagne et de la contribution volontaire des principaux ministres de Vienne, grande pour des particuliers, mais peu considérable dans une telle nécessité; suppléant surtout par son bien à secourir les pauvres officiers, et par son adresse engageant les riches à faire des troupes de leur argent, sur l'espoir de recouvrer leurs avances dans l'opulence du butin et des garnisons.

Après qu'il voit toutes choses assez préparées, se rejetant dans ses artifices ordinaires, il écrit à Vienne qu'il avoit satis-

fait à sa promesse et qu'il se vouloit retirer; que l'armée étoit prête, mais qu'il souhaitoit la paix domestique; qu'on envoyât un général; qu'on lui accordât le repos bien assuré. Il savoit pourtant que ce qu'il demandoit n'étoit pas possible; car, remettant dans l'emploi les capitaines qu'il avoit entretenus dans sa disgrâce, donnant deux ou trois régiments à chacun de ses parents ou de ses anciens affidés, avec ce prétexte d'épargner les payes principales et d'aguerrir les nouveaux soldats sous de vieux chefs; obligeant les colonels, dont il s'assuroit le moins, de hasarder leurs biens sur la seule espérance de ses paroles; gagnant les principaux officiers par les hautes charges; corrompant les soldats par les présents, et généralement tout le monde par l'attente de sa fortune, il avoit fait en sorte que cette armée ne pouvoit subsister sans lui, et réduit

l'Empereur à une nécessité absolue de lui en conserver le généralat.

Quand on sut à Vienne qu'il continuoit à témoigner du dégoût pour le service, les ministres d'Espagne et ceux de Bavière tentèrent derechef de lui ôter le commandement. Les premiers, qui gouvernoient le roi de Hongrie par le moyen de sa femme absolue sur son esprit, et dépendant entièrement de leurs conseils, vouloient prendre cette occasion pour rendre ce prince maître des armes et des affaires. Le duc de Bavière appréhendoit de revoir l'autorité entre les mains de celui qu'il en avoit dépouillé. Ils apportoient, les uns et les autres, pour raison que la puissance de Valstein ayant soulevé l'Allemagne la confirmeroit dans sa rébellion si elle lui étoit renouvelée, et feroit peut-être songer à la révolte ceux qui jusques alors étoient demeurés fidèles; que la présence du roi de

Hongrie ramèneroit à leur devoir les princes et les peuples, honteux de porter les armes contre le fils de leur souverain, et qui le devoit être un jour lui-même; autrement, quelle opinion auroit l'Europe du successeur de l'Empire si cet emploi lui étoit ôté; et quelle plus grande marque de la foiblesse de cet empire, que s'il falloit recourir honteusement à un homme qu'on venoit de disgracier? Que c'étoit condamner d'imprudence les derniers conseils, et s'exposer de nouveau à des périls volontaires; que, sous prétexte du bien public, on ne devoit pas se fier à Valstein ni le mettre en état de venger les offenses qu'il croyoit avoir reçues, principalement quand, avec le désir de cette vengeance, le dessein de la domination pouvoit se trouver mêlé, qui sont deux choses dont notre fidélité se défend malaisément; que cet esprit étoit superbe et immodéré; qu'il

laissoit tous les jours échapper de nouvelles marques de son indignation, et que dans la retraite de Prague il n'avoit médité que des desseins dangereux et vastes, que de la dissimulation et de la colère.

Mais ces considérations, quoique pressantes, cédoient à la nécessité de l'employer pour conserver la nouvelle armée, principal soutien du parti impérial. Ferdinand même, se ressouvenant dans la calamité présente de l'état formidable où ce chef l'avoit fait régner, comme c'est l'ordinaire des malheureux de se laisser aveugler aux plus foibles espérances, se flattoit du retour de cette grandeur et se rassuroit par les craintes qu'on lui donnoit. Ses conseillers, outre cela, jaloux de la direction des affaires d'Allemagne que les Espagnols vouloient usurper, espérant que Valstein en s'unissant avec eux affermiroit leur crédit, favorisoient sa cause

et publioient que la maison d'Autriche en avoit besoin, qu'il falloit réserver l'Empereur pour une dernière extrémité, et ne pas exposer aussi le salut de ses états à la jeunesse et au courage de son fils, particulièrement dans une conjoncture où il n'étoit plus permis de faillir deux fois, et où toute l'expérience de l'art militaire suffisoit à peine. Ils ajoutoient que le duc de Bavière ne s'opposoit aux bons desseins que parce qu'il est naturel de haïr ceux que l'on a offensés; qu'il préféroit ses inimitiés privées à l'utilité générale, et qu'il vouloit dénuer l'Empire de son meilleur appui, lorsque peut-être il trahissoit lui-même l'Empire, car aussi en ce temps la fidélité de cet électeur devint suspecte, et par des lettres interceptées on découvrit qu'il ménageoit la paix avec le roi de Suède.

Ainsi on destinoit à Valstein le soin de la guerre; mais comme il n'avoit feint

tant de froideur que pour obtenir les avantages qui devoient servir de fondements à son usurpation, voyant qu'on n'agissoit point sincèrement, et que la haine de ses ennemis cédoit au seul désespoir de leurs affaires, prête à éclater encore toutes les fois qu'ils pourroient le ruiner avec moins de péril; que la bonne volonté de Ferdinand sembloit contrainte, et ses paroles d'autant moins certaines qu'elles étoient plus véhémentes et communes dans la terreur, il se confirmoit de plus en plus à maintenir l'autorité par l'artifice et par la force, et croyoit qu'on ne pouvoit rien commettre d'injuste contre ses mortels ennemis.

C'est pourquoi, lorsqu'après beaucoup d'instances il eut enfin déclaré qu'il étoit prêt de faire ce que l'on voudroit, pourvu qu'on lui donnât ce qui lui faisoit besoin, Échamberg et l'évêque de Vienne, qui

étoient retournés le trouver avec un ample pouvoir de lui accorder toutes choses, le pressant de proposer ce qu'il souhaitoit, comme s'il eût accepté une charge onéreuse et demandé seulement les choses qui pouvoient lui aider à en surmonter les difficultés; il leur dit, parlant hardiment, que beaucoup de raisons l'eussent détourné du commandement où il s'engageoit si l'amour de sa patrie et le désir de servir son prince ne les avoient toutes surmontées; qu'il avoit déjà employé son bien; qu'il étoit prêt de hasarder encore sa vie; qu'on vouloit qu'il ajoutât son honneur qu'il estimoit au-delà des richesses et de la vie; qu'il étoit sur le point de commencer une guerre, en laquelle il y avoit de la témérité d'espérer un bon succès contre un roi belliqueux et habile, arbitre jusques alors de la victoire et de la fortune, auquel il n'opposoit que des soldats nou-

veaux ou vaincus; qu'il ne pouvoit rien attendre de la foiblesse de l'Empire, de la division de son conseil, de l'infidélité de ses alliés; qu'il se trouvoit lui-même en butte à la haine et à l'envie; que cependant, en cet état où tout lui étoit contraire et où il n'avoit que sa vertu pour le soutenir, on attendoit avec impatience comment réussiroit son emploi; que si les bons lui en souhaitoient l'issue heureuse, parce qu'il alloit travailler au bien public, ses ennemis en espéroient sa ruine, qu'ils préféroient à leur patrie, préparés à l'accuser comme coupable s'il manquoit à être heureux, et à lui imputer pour des crimes des fautes de la fortune; que pour ces raisons il falloit qu'il s'efforçât à faire que les gens de bien ne se trompassent point, que son honneur se conservât entier, et que la malice demeurât vaine; et qu'il étoit juste que ceux qui malgré lui

l'appeloient à de si grandes difficultés lui accordassent les choses qu'ils jugeroient aussi bien que lui nécessaires à l'état présent, et sans lesquelles il ruineroit les affaires de l'Empire et sa réputation.

Après ce discours, d'autant plus vraisemblable qu'il paroissoit libre et d'un homme désintéressé, il leur donna des articles qui contenoient qu'on le fît généralissime des armées d'Autriche et arbitre de la paix, avec un pouvoir entièrement absolu et indépendant; que le roi de Hongrie ne se trouvât jamais à l'armée; qu'il pût de son autorité privée, et sans la participation des conseils de Ferdinand ni de la chambre de Spire, disposer des confiscations des rebelles, des permissions et des grâces, et que les pays héréditaires fussent destinés à ses troupes pour y prendre leur quartier d'hiver.

Ces conditions étoient dures, et Valstein,

pour les excuser, alléguoit que les grandes entreprises n'avoient presque jamais réussi que sous la conduite d'un homme; que souvent la fin en avoit été malheureuse lorsque plusieurs s'en étoient mêlés; que les Romains, qui avoient chassé leur roi, s'étoient vus contraints dans les dangers de leur république de créer des dictateurs; que Gustave agissant seul, après de foibles commencements, se trouvoit victorieux au-delà de ses espérances; qu'au contraire la multitude des maîtres venoit de perdre les meilleurs soldats du monde et de mettre l'Empire près de sa subversion; que cet exemple touchoit assez pour persuader combien l'autorité devient foible aussitôt qu'elle est partagée; que la crainte de la honte et le désir de la gloire nous faisoient agir vigoureusement lorsqu'elles ne regardoient que nous; quand ces choses étoient communes, qu'on né-

gligeoit la réputation et le blâme où l'on prenoit peu de part. Il employoit les mêmes raisons sur le sujet des négociations de la paix, où le nombre nuit au secret, où les différents intérêts et la conduite diverse aveuglent la prudence, retardent ou détournent les occasions de traiter. Il ajoutoit qu'il ne sembloit pas avantageux que le roi de Hongrie commandât dans l'armée ni bienséant qu'il obéît; qu'il n'étoit point utile que les gens de guerre abandonnassent le service pour aller chercher la récompense de leurs travaux à la cour, où leurs visages étoient peu connus, et où d'ordinaire la brigue et les flatteries falsifioient la vérité, décrioient les bonnes actions, prenoient la place du mérite; qu'il falloit que les bienfaits et les châtiments fussent présents dans les armées si on vouloit conserver l'ordre et y gagner l'affection; qu'on ne trouvoit point de soldats

qui combattissent pour la gloire infructueuse; que l'envie du gain et de la grandeur les attiroit à la guerre; que leur sang étoit le prix de leur fortune; que l'emportement des passions causant nos fautes, le plaisir de se satisfaire tournoit ces crimes en habitude lorsqu'on ne les châtioit pas sévèrement; que, sous l'espérance de l'impunité, les mauvais s'endurcissoient, les bons se corrompoient, la discipline étoit ruinée; qu'il ne vouloit la permission d'établir les quartiers d'hiver dans les pays héréditaires que pour s'en servir à l'extrémité, et pour maintenir l'armée réduite à cette retraite pendant que les autres terres de la Germanie se trouvoient désolées et occupées par les ennemis; qu'il tâcheroit bien par tous moyens d'hiverner ailleurs; mais si le sort des armes demeurant douteux tiroit la guerre en longueur comme il y avoit apparence, ou même que la for-

tune continuât à favoriser rapidement le mauvais parti, qu'il se faudroit résoudre à souffrir cette incommodité modérée si l'on ne vouloit plutôt voir les troupes suédoises piller les provinces, et l'héritage des Césars devenir la proie des barbares.

Tout cela paroissoit utile et innocent; les pensées de Valstein étoient bien autres : il tendoit à prendre la dictature dans l'Empire, afin de rendre méprisable Ferdinand dépouillé de sa majesté et réduit à une oisiveté entière, et ensemble d'accoutumer les gens de guerre à le reconnoître seul maître, chacun attachant d'ordinaire la servitude à la crainte ou à l'utilité présente, et ne s'étonnant guère de voir usurper la souveraineté par celui qui en fait les actes sur celui qui, s'en étant comme démis volontairement, semble l'avoir cédée au plus digne.

Or, pour mieux cacher ce qu'il machinoit, et témoigner que ses desseins n'excédoient point les pensées d'un homme privé, après les propositions qui regardoient les affaires générales, il en fit pour lui-même, pressant avec instance qu'on lui assignât dans l'Autriche la récompense des services qu'il rendroit, et que la paix ne se pût traiter sans y comprendre sa restitution au duché de Mecklenbourg, témoignant par-là qu'il ne songeoit qu'à s'attacher de nouveau et à dépendre plus que jamais de la maison d'Autriche, et qu'il limitoit son ambition et ses espérances au seul recouvrement de son ancienne dignité; demandant de plus que si on l'ôtoit du service, il en fût averti six mois devant, pour se préparer, disoit-il, à se retirer sans désordre, soit qu'il tâchât de persuader que, tenant son autorité indifférente et mal affermie, il étoit

éloigné des pensées de la conserver par la force; soit qu'il fût bien aise d'avoir ce temps-là pour presser sans précipitation la fin de son entreprise s'il s'y trouvoit obligé.

Après qu'on lui eut tout accordé, les Espagnols s'accommodant aux affaires, et selon le temps feignant de la joie de son rétablissement, lui envoyèrent leur ordre de la Toison pour une marque publique d'honneur et de bienveillance. Afin toutefois qu'il ne pût pénétrer que leur procédé eût rien de dissimulé ni de foible, et qu'ils ne semblassent pas abandonner tout-à-fait leur prétention de dominer en Allemagne, ils proposèrent qu'après que la Bohême seroit reconquise, le roi de Hongrie fît séjour à Prague avec une armée capable de défendre ce royaume et de le maintenir fidèle et tranquille. Valstein applaudit à cette ouverture, quoiqu'il vît assez où

elle tendoit, bien certain d'en détourner l'exécution, et y condescendit de peur qu'on n'augurât quelque chose de mauvais de son refus. Le duc de Bavière, appréhendant de son côté d'attirer sur ses pays la vengeance implacable de son ancien ennemi, ploya aussi durant la nécessité, et, choisissant le moindre mal, rompit l'accommodement qu'il projetoit avec le roi de Suède, et se soumit de nouveau à la fortune de l'Empire.

Cependant la cour de Vienne s'occupoit à des processions publiques, et par des vœux demandoit à Dieu qu'il favorisât des armes qu'on destinoit en effet à sa ruine; au lieu que Valstein, persuadé qu'en n'agissant point on s'adressoit vainement au ciel qui haïssoit les supplications des fainéants, et qu'au contraire toutes choses ne manquoient jamais de réussir quand on s'employoit avec vigilance, diligence,

et sagesse, s'occupoit seulement à hâter les préparatifs de son dessein, et attendoit sa bonne fortune de lui-même.

La mention que j'ai faite des Espagnols de Vienne m'avertit d'en dire quelque chose en peu de mots, et seulement pour l'éclaircissement de la matière. Lorsque Charles-Quint eut partagé entre les siens l'Empire et le royaume d'Espagne, ses successeurs demeurèrent dans l'union, croyant qu'il étoit de leur intérêt de faire même paix, même guerre, d'avoir même alliance, et que tout ce qui regardoit la grandeur de leur maison leur étoit commun. Et quand ils avoient consulté ensemble pour l'utilité publique, ils agissoient ensuite séparément, et chacun faisoit ses affaires. Rodolphe et Mathias en usèrent de la sorte; mais les troubles d'Allemagne ayant obligé Ferdinand à implorer plus fortement qu'à l'ordinaire la puissance des Espagnols,

ceux-ci se servirent de sa facilité et d'une occasion si pressante pour empiéter sur la fonction de ses ministres, et voulurent diriger eux-mêmes les secours d'hommes et d'argent dont ils l'assistoient. Comme cette première usurpation leur eut réussi, ils se fortifièrent dans le conseil de l'Empereur par les pensions et par les présents, et dès lors rien ne s'y fit sans leur entremise. Leur ambassadeur eut depuis un conseil particulier pour délibérer sur ce qui se devoit proposer dans le général, où la plupart des résolutions suivoient ses projets, non sans une extrême jalousie de ceux d'entre les ministres allemands qui, possédant les bonnes grâces de Ferdinand et voulant gouverner seuls, tenoient à honte que des étrangers se mêlassent de l'administration de l'Empire. Ainsi les deux factions étoient opposées et l'Empire diversement agité. Cela nous suffit.

Valstein, ayant jeté si heureusement les fondements de sa révolte, délibéra de tirer la guerre en longueur, afin d'avoir le temps de gagner à soi l'armée, de laisser ruiner le duc de Bavière par les Suédois, d'affoiblir lui-même les provinces héréditaires dans le quartier d'hiver, et de s'accommoder à loisir avec les ennemis de son maître. Sans le succès de ces choses il ne pouvoit rien, et ces choses pour réussir avoient besoin de beaucoup de temps; il résolut néanmoins d'user d'une extrême diligence à reconquérir la Bohême, afin qu'après une si prompte expédition on eût peine à le soupçonner de la lenteur de la guerre, et qu'il pût comme insensiblement s'assurer de ce royaume. Je ne me suis rien moins proposé que de réciter le détail des gestes militaires de Valstein. Plusieurs, qui de dessein formé ont écrit l'histoire de la dernière guerre d'Allemagne,

Digitized by Google

les ont soigneusement et élégamment racontés. J'en dirai seulement ce qui semblera nécessaire à mon sujet.....

Digitized by Google

LA POMPE FUNÈBRE
DE VOITURE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA POMPE FUNÈBRE DE VOITURE.

A M. MÉNAGE.

J'ai une très-mauvaise nouvelle à vous mander; mais pour cela je ne vous exhorterai point à vous servir de votre constance, à lire Épictète, ni à vous préparer contre le malheur. Je ferois tort à votre vertu de croire qu'on la pût surprendre; et il me doit souvenir de la manière dont Homère se sert pour apprendre à Achille la mort de Patrocle, à cette heure que j'ai une pareille ambassade à vous faire. Si celui qui annonçoit

à Achille le trépas de son ami eût agi avec un homme vulgaire, il eût fait faire des pauses à la douleur de cet homme vulgaire. Il l'eût conduit par des degrés jusques où il le devoit mener : il lui eût dit que Patrocle venoit de se battre contre Hector, qu'il avoit été blessé en ce combat, et lui eût avoué ensuite qu'il y étoit succombé. Cela ne se passe point de la sorte chez le poëte. Le messager va son droit chemin; et comme si ce n'étoit pas assez de dire à Achille, *Patrocle est mort*, il débute par ces mots, PATROCLE GÎT, et commence ce récit par son épitaphe. Ainsi je ne vous en ferai point à deux fois; et, pour vous traiter comme un grand homme, je vous dirai tout d'un coup :

Voiture, ce pauvre mortel,
Ne doit plus être appelé tel;
Voiture est mort, ami Ménage;
Voiture qui si galamment

Avoit fait, je ne sais comment,
Les Muses à son badinage;
Voiture est mort : c'est grand dommage.

Si vous me demandez de quoi, je vous dirai qu'ayant écrit qu'il n'étoit pas glorieux de mourir de la fièvre, cette maladie, qui prend les choses chaudement et qui se ressouvient toujours que les Romains l'ont adorée, n'avoit pu souffrir ce mépris, et qu'après avoir brûlé deux ans Voiture à petit feu, lorsqu'elle sembloit être satisfaite d'une si cruelle vengeance, tout d'un coup elle avoit redoublé sa haine contre lui, et avec tant d'ardeur et de violence qu'elle l'avoit emporté en quatre jours. C'est à quoi l'on attribue la cause de sa mort : ce qui me paroît assez vraisemblable. Je ne vous entretiendrai point des ouvrages que nos amis ont composés sur ce sujet, de la tristesse universelle de la cour, du grand deuil qu'ont pris mes-

sieurs de l'Académie, et enfin de ce qui s'est passé entre les hommes aux derniers devoirs qu'on a rendus à Voiture. J'ai bien de plus grands mystères à vous révéler. J'ai à vous apprendre ce qui s'est fait au Parnasse, et combien illustres ont été les funérailles dont Apollon et les Muses ont honoré le défunt. Ne demandez point qui m'en a instruit, c'est un secret trop grand pour le confier à une lettre. Je vous le dirai à notre première vue; mais pour cette fois contentez-vous de ce récit :

Lorsque des demi-dieux les âmes éternelles,
Délaissant pour jamais leurs dépouilles mortelles,
Volent vers les beaux champs où la paix et l'amour
Et les plaisirs tout purs ont choisi leur séjour;
Si, pendant les travaux de leur illustre vie,
Ces héros ont suivi la fortune de Mars,
Et si la gloire acquise au milieu des hasards
A fait leur plus grande envie,
Sur un char triomphant pompeusement armé

Mars célèbre la mort de ceux qui l'ont aimé
Par de sanglantes funérailles,
Par cent combats fameux, par cent fières batailles,
Par la chute de cent murailles.
Mais si d'autres héros d'un sentiment plus doux
(Car il est des héros d'une douce manière,
Il en est de justice, il en est de bréviaire)
Ont estimé de grands fous
Ceux qui se fourrent aux coups,
Et n'ont cherché que la gloire
Qui vient aux adorateurs
Des neuf Filles de Mémoire,
Nommés auteurs :
Soudain que la mort a pris
Quelqu'un de ces beaux esprits
(Un poëte, par exemple),
Apollon sort de son temple,
Et sur Parnasse montant,
Tous les auteurs l'assistant,
Couvert d'une robe noire
Et d'un grand crêpe de deuil,
D'une pompe funèbre honore son cercueil.
Je vous conjure de m'en croire,

Sans demander quoi ni comment;
Car enfin si seulement
Vous en doutiez un moment,
Je quitterois là l'histoire
Qui n'a que ce fondement.

Supposé donc que vous me croyiez, je continuerai à vous dire qu'aussitôt que le foible Voiture eut rendu l'esprit, le génie, qui l'avoit accompagné pendant le cours de sa vie, partit, selon la coutume, pour en porter la nouvelle au Parnasse. Mais parce qu'il étoit délicat, qu'il faisoit la plupart de ses traites en litière, et qu'il s'amusoit à badiner par les hôtelleries, Voiture étoit pleuré parmi les hommes qu'Apollon ne savoit pas encore qu'il fût mort. On fit divers jugements de ce génie dans les lieux par où il passa : les uns le prenoient pour un génie enjoué, les autres pour un génie particulier, quelques-uns pour un grand génie. Il ne sembla com-

mun à pas un, et pas un ne le trouva mauvais. Aussitôt que la nouvelle de la mort de Voiture fut sue d'Apollon, il fit écrire et porter les billets de son service, qui ne diffèrent des nôtres qu'en ce que c'est au nom du dieu qu'on prie, et qu'ils sont écrits en vers. Voici celui de Voiture :

De par le fils de Jupiter,
Vous êtes priés d'assister
Aux funérailles de Voiture,
Qui demain mardi se feront
Au Parnasse, sa sépulture,
Où les Muses se trouveront.

Tout le monde spirituel étant ainsi convié le mardi, qui fut le 7 juillet de l'année 1648, car, pour vous dire déjà une partie du secret, ceci se passoit au Parnasse à mesure que je l'écrivois, on commença la cérémonie des funérailles.

Au point de la clarté naissante,
L'Aurore pâle et languissante,

LXXXVI

Quand la porte du jour s'ouvrit,
De nuages noirs se couvrit,
Tâchant par ses couleurs funèbres
A continuer les ténèbres.
Sous ces tristes manteaux de deuil,
Elle parut la larme à l'œil,
Et rendit en cette aventure
Céphale jaloux de Voiture.
Du grand déluge de ses pleurs
Elle noya toutes les fleurs,
Et grossit les flots d'Hippocrène
Presque autant que ceux de la Seine.
Quelqu'un qui cet endroit lira,
Quelque bel esprit, me dira
Qu'encor que Voiture eût des charmes,
Il ne méritoit pas ces larmes;
Que l'Aurore se faisoit tort
De pleurer chaudement sa mort,
Vu qu'il montroit partout pour elle
Une aversion naturelle,
Ne la voyant que rarement,
Et toujours fort chagrinement;
Se couchant quand elle alloit naître,

Lui fermant au nez la fenêtre,
Et mêmes étant si hardi
De recéler jusqu'à midi
Sous une pesante paupière
Le sommeil qui hait la lumière.
Entre nous, cette objection
Fait d'abord quelque impression,
Et mérite qu'on y réponde.
Or voici sur quoi je me fonde :
Je dis donc que ce grand ennui
N'étoit point pour l'amour de lui,
Mais seulement pour l'amour d'elles,
J'entends des neuf doctes pucelles,
Qui depuis loug-temps, ce dit-on,
Gouvernent madame Tithon,
Et qui toutes l'avoient priée,
Comme leur meilleure alliée,
De pleurer de bonne façon
Le trépas de leur nourisson.
Ce qu'elle avoit bien voulu faire
Dans la crainte de leur déplaire,
Et de perdre ses beaux habits
D'or, de perles, et de rubis,

Dont ces neuf sœurs l'ont équipée
Comme l'on fait une poupée.
Même on dit que sans s'affliger
Elle les pouvoit obliger;
Car cette déesse amoureuse
De sa nature est fort pleureuse.
Or dans peu l'orage cessa,
Et soudain le convoi passa.

Premièrement parurent les Grâces, les cheveux en désordre et sans leurs guirlandes accoutumées. Elles avoient déchiré leurs vêtements pour témoigner leurs déplaisirs, et étoient quasi nues. Elles conduisoient cinquante amours communs, qui portoient, au lieu de leurs flambeaux ordinaires, des torches à demi éteintes de leurs larmes, et marchoient deux à deux ayant leurs bandeaux déchirés, leurs carquois renversés et vides, leurs arcs traînants, et leurs ailes ployées et basses. Trente petits cupidons suivoient ceux-ci, et faisoient

beaucoup plus les affligés que leurs compagnons; mais on soupçonnoit cette grande douleur d'hypocrisie, car ces trente étoient tous amours coquets, qui sont de grands comédiens, et qui ne ressentent jamais les passions qu'ils témoignent. Le défunt n'avoit point eu de plus chers amis, ni qu'il eût plus volontiers employés en ses affaires. Aussi étoient-ils choisis pour porter une partie des honneurs de la pompe, et tenoient, l'un la bigotère, l'autre le miroir, l'autre les pincettes, et enfin les autres les peignes d'écaille de tortue, les boîtes de poudre, les pommades, les essences, les huiles, les savonnettes, les pastilles, et le reste des armes qui avoient servi aux conquêtes du grand Voiture. Mais voyez comment on se trompe au choix qu'on fait des amis. Ces petits fripons, qui pensoient duper le monde avec leurs larmes feintes, dès qu'ils croyoient n'être point aperçus,

badinoient avec les choses qu'ils portoient. L'un faisoit des grimaces devant le miroir; l'autre se bridoit de la bigotère; l'autre tiroit les poils des sourcils de ses compagnons avec les pincettes. Il y en avoit même un qui s'enfarinoit de la poudre, et un autre qui se faisoit des lunettes de la peinture dont dans les derniers temps Voiture rajeunissoit ses cheveux et sa barbe. Après eux paroissoient vingt grands cupidons couronnés de palmes et de cyprès, armés en amours, mais ayant leurs armes couvertes de crépe. Ils portoient les marques de plusieurs victoires galantes : des bracelets de cheveux, des bagues, des rubans, des bourses pleines d'argent, des bavolets, et des aprestadors de pierreries; car Voiture avoit aimé depuis le sceptre jusqu'à la houlette, depuis la couronne jusqu'à la cale.

Un certain amour de respect,
Amour d'ordinaire suspect,
Et qui demande davantage
Qu'il ne montre dans son visage,
Avec un autre amour discret
Qui se pique d'être secret,
Suivoient cette brave vingtaine,
Portant deux cassettes d'ébène.

Ces cassettes étoient remplies, l'une de poulets, et l'autre de boîtes de portraits. Les poulets étoient cachetés, et les boîtes de portraits fermées. On voyoit après eux un amour seul, qui avoit la mine d'un enfant fort opiniâtre. On l'appeloit *l'amour constant.* Celui-là de sa nature est bien plus dangereux que ses frères. Le mauvais garçon avoit si cruellement tourmenté Voiture que, pour exprimer le désordre de son âme, il l'avoit contraint de faire imprimer au-devant du poëme de l'Arioste qu'il n'étoit pas moins furieux que Roland.

Aussi, depuis ces mauvais traitements, Voiture ne l'avoit jamais pu souffrir, non pas même en la personne de l'Angélique, pour laquelle il avoit tant enduré, tellement que cette pauvre dame en avoit été persécutée à son tour.

Elle avoit souffert sa blessure,
Sur la terre et les flots par le monde courant
Pour Voiture,
Mais pour Voiture indifférent;
Tantôt suivant sa débile personne
Des rivages de Seine aux rivages de Somme;
Et cela veut dire, en somme,
Depuis Paris à Péronne;
Pour flatter son tourment,
Chantant gaillardement :
« Puisque Voiture s'élogne,
« Je m'en vais dans la Pologne [1]. »

[1] Il y avoit une chanson de Pont-Neuf sur le départ de la reine de Pologne, dont la reprise étoit : *Puisqu'il faut que je m'élogne, etc.*

D'un si bon conte c'est assez.
Ménage, vous la connoissez,
Et vous savez toute l'histoire
Du grand conducteur Cuisse-noire.
Revenons donc à nos moutons,
Qui sont les amours, et contons :

On ne s'étonna pas de voir cet amour constant à l'enterrement d'un homme qui le haïssoit si fort; car c'est sa coutume (au moins à ce qu'il jure) de durer jusques au tombeau, de vaincre même la mort, et de se perpétuer comme un phénix dans les cendres de la personne aimée, après avoir été comme un phénix brûlé de ses deux soleils.

Mais de tels discours fort souvent
Autant en emporte le vent,
Et peu de gens vont à l'école
De la veuve du roi Mausole.
Or cela soit dit en passant
Pour la belle que j'aime tant.

Digitized by Google

Enfin suivoit une volée
Grande et confusément mêlée
D'amours de toutes les façons.
C'étoient tous ces oiseaux garçons
Dont Voiture a donné la liste [1].
Après on voyoit sur leur piste
Les amours d'obligation,
Les amours d'inclination,
Quantité d'amours idolâtres,
Une troupe d'amours folâtres,
Force cupidons insensés,
Des cupidons intéressés,
De petits amours à fleurettes,
D'autres petites amourettes,
Mêmement de vieilles amours,
Qui ne laissent pas d'avoir cours
En dépit des amours nouvelles,
Et qui même sont assez belles;
Car vous savez qu'on dit toujours
Qu'il n'est point de laides amours;
Et bref tant d'amours, qu'à vrai dire,

[1] Dans l'épître à M. de Coligny.

On ne pourroit pas les décrire.
Comme l'on voit les étourneaux
Tournoyant aux rives des eaux,
Lorsque la première froidure
Commence à ternir la verdure;
Leur nombre qui surprend les yeux
Noircit l'air et couvre les cieux;
Tels ou plus épais, ce me semble,
Se pressant cheminoient ensemble
Tous les amours de l'univers.

Mais un peu de trève à nos vers,
Et, pour discourir d'autre chose,
Retournons tout court à la prose.

Les amours achevoient de passer lorsque l'on vit venir les auteurs que Voiture avoit aimés, et auxquels il avoit fort affecté de ressembler. Ils honoroient cette pompe de leur présence, et marchoient selon leurs degrés d'ancienneté. Les Latins alloient les premiers, car pour les Grecs,

Digitized by Google

d'autant que Voiture prétendoit que tout François, de par Francus, descendoit d'Hector, il les avoit toujours haïs comme les ennemis de ses pères. Il avoit composé en latin quelques épîtres et quelques vers que l'ancienne Rome auroit approuvés ; et, pour l'en récompenser, plusieurs prioient Tibulle de pleurer sa mort par une élégie, et Pline le jeune d'honorer sa mémoire par un panégyrique. Mais ils s'en excusoient tous deux, l'un, parce qu'il y avoit longtemps qu'il n'avoit fait de vers; l'autre, sur ce qu'il ne haranguoit plus depuis qu'il étoit mort; et ils vous les renvoyoient, protestant que vous composiez des vers dignes du siècle d'Auguste, et que votre prose égaloit celle des meilleurs écrivains de ce même siècle. Une partie de leur troupe chantoit les louanges de ce bel esprit. Voici les vers que quelques-uns de cette troupe firent pour son épitaphe :

Pullus Apollinis,
Heu! lacrymabili
Morte peremptus,
Inclytus istâ
Conditur urnâ.
Spargite flores,
Et tumulo levi
Hoc mansurum
Addite Carmen,
VETTURIUS NULLI NUGARUM LAUDE SECUNDUS.

Les Italiens marchoient après les Latins, et chantoient à l'envi

Sonetti, madrigaletti,
Versi sciolti vezzozetti
Per Vincenzo Vetturetti.

Le Ciéco d'Adria, entendant ainsi louer Voiture, demandoit au Tassoné qui le conduisoit qui étoit ce François dont on disoit tant de bien; car pour lui il ne l'avoit jamais vu et n'avoit jamais lu aucun de ses

ouvrages. Le Tassoné, à sa mode accoutumée, lui répondoit :

Era quel Vetturetto, un Christiano
Maninconico in vista e picciolino;
Mà d' ingegno si grande e si sourano,
Che Pegaso, caval da Paladino,
Sotto quel grave peso andava piano,
E parea caval da Vetturino,
Benche tal volta porti sù la schiena
Di poëti moderni una dozzeina.

Les Espagnols passoient les troisièmes, et disoient en chemin faisant *unas decimas* que Voiture avoit composée en castillan.

Ces gens, ravis de la beauté
De ces vers pleins de majesté,
Admiroient un si noble ouvrage;
Et chacun, au style trompé,
Crioit tout haut en son langage :
És dé Lopé, és dé Lopé.

Lopé qui se voyoit flatter,

Pour ôter tout lieu de douter
Qu'il n'eût fait ce divin poëme,
D'une fausse gloire pipé,
Crioit comme un diable lui-même :
És dé Lopé, és dé Lopé.

Y los echos de Parnasso
Por favorescer Vettura,
Otro Narcisso moderno,
Aunque és dé Lopé oieron
És de Vettura dixeron.

Après ces auteurs étrangers paroissoient nos vieux romanciers. On y voyoit presque tous ceux qui ont écrit depuis Philippe-Auguste jusques au grand roi François. Et parce que Voiture avoit pris un singulier plaisir à lire leurs ouvrages et à travailler en leur style, pour l'en récompenser ils vouloient chroniquer ses faits, et donnoient en passant un inventaire des chapitres du roman qu'ils pré-

tendoient en écrire. Celui qu'on m'a apporté dit ainsi :

S'ENSUIT

LA TABLE DES CHAPITRES
DE LA GRAND'CHRONIQUE
DU NOBLE VETTURIUS.

CHAPITRE PREMIER.

Du grand et horrible combat de Vetturius contre Brun de La Coste[1], et comme Vetturius fit sa prière au dieu Mars, qui ne lui servit de rien.

CHAPITRE II.

Comme le comte Guicheus[2], le chevalier de La Mouche[3], et le gentil Arnaldus[4],

[1] La Coste Monbrun.

[2] Le maréchal de Gramont.

[3] Le comte de Saint-Aignan, qui porte toujours une mouche.

[4] M. Arnault.

gabant entre eux trois, envoyèrent par un ménestrel joyeusetés rimées à Vetturius, et sa réponse.

CHAPITRE III.

Comme Vetturius arriva à la cour de la reine Lionnelle de Galle; comme il en devint amoureux, et comme il en fut chassé par les menées de Hunault d'Armorique et de Rousselin de Grenade.

CHAPITRE IV.

Comme, après la mort de Hunault d'Armorique, Lionnelle vint visiter Vetturius chez un Vavasseur, où il étoit au lit gisant de ses plaies; comme il la méprisa, et comme, étant guéri, il fut à la conquête de la lionne du Temple marécageux [1].

[1] Mademoiselle Paulet, qui logeoit au Marais du Temple; lionne à cause de son courage et de ses cheveux dorés.

CHAPITRE V.

Comme Vetturius entreprit la conduite de la reine de Sarmatie[1] jusques au château des Péronnelles, et comme Lionnelle l'y suivit dans le char de l'enchanteur Fiacron[2].

CHAPITRE VI.

De la cour plénière que tint le duc Gravelinor[3], où Vetturius introduisit les nains et autres messagers[4]; comme il servoit au manger devant l'empereur de Lutèce[5],

1 La reine de Pologne. Il la suivit jusqu'à Péronne comme maître d'hôtel du roi.

2 Carrosse de louage. Voyez les Origines de la langue françoise.

3 M. d'Orléans, qui a pris Gravelines.

4 Il étoit introducteur des ambassadeurs chez son altesse royale.

5 Il étoit maître d'hôtel chez le roi.

Digitized by Google

et comme son premier trésorier lui bailla en garde son aumônière[1].

CHAPITRE VII.

Comme Cazalie fut délivrée des mains du géant Gérion par Herculin d'Austrasie[2], et de la noble chronique que Vetturius en compila.

CHAPITRE VIII.

Comme Vetturius sacrifia au temple de la divine Aplanie[3], et comme il grava les vertus du prince Porphyrogène et celles de la belle Mégalopolie sa sœur[4].

[1] M. d'Avaux, surintendant des finances, le fit son premier commis. *Aumônière* signifie *bourse*.

[2] Cazal, secourue par Hercule de Lorraine : c'est M. le comte de Harcourt.

[3] Madame la princesse douairière, à cause de la devise de Montmorenci, APLANOS.

[4] M. le prince de Conti et madame de Longueville.

CHAPITRE IX.

D'une lettre que l'incomparable Germanicus et deux siens chevaliers écrivirent à l'illustre Julie[1]; et comme le généreux Osiermont[2] d'Alsace se reposa de la réponse sur la clergie de Vetturius, qui moult noblement s'en acquitta.

CHAPITRE X.

Comme Vetturius arriva au palais des fées où il devint carpe. D'un merveilleux brochet qu'il y trouva[3], qui avoit vaincu tous les poissons de la mer; et comme en présence de la nymphe Galatée ce brochet fut fait son compère.

[1] M. le prince, M. de La Moussaye, et M. Arnault, écrivirent en vers à madame de Montausier.

[2] Gouverneur d'Alsace.

[3] Cela est fondé sur la lettre de la carpe. Ils avoient joué au jeu des poissons, où M. le prince étoit le brochet.

CHAPITRE XI.

Comme Vetturius composa maint lais, et au dernier, le lai de la fièvre qu'il harpa au tournoi des neuf preux en présence de Germanicus [1]; et comme, après avoir ramentu les hauts faits de Germanicus, les neuf preux l'assirent au dixième siége, surnommé par Merlin le siége d'accomplissement de chevalerie.

C'est là en somme ce que contenoit la matière de ce roman, à laquelle maître François Rabelais avoit ajouté sept autres chapitres par la permission de ses devanciers; d'autant, disoit-il, qu'il étoit bien aise de s'acquitter aussi bien qu'eux des honneurs qu'il avoit reçus du mort, et que

[1] La pièce sur la maladie de M. le prince, qu'il récita à Chantilly, où M. le prince et sa cour couroient la bague.

les choses qu'il avoit à ajouter ne se pouvoient bonnement écrire qu'en style pantagruélique. Ces chapitres apprenoient :

CHAPITRE PREMIER.

Comme Vetturius cribloit de nuit dans l'université d'Orléans, et comme un matois normand [1] lui coupa les doigts.

CHAPITRE II.

Comme un esprit follet emporta Vetturius au royaume des Alphabets [2], où il accorda les lettres. Comme il en fut remercié par le roi Tarinde Grammaire; et comme il entretint le prophète Bdel-neuf-germicoposant [3] en son patois.

[1] Le président des Hameaux.

[2] Voyez les vers de Voiture, où quelques lettres se plaignent de n'entrer pas dans le nom de Neuf-Germain.

[3] Neuf-Germain.

CHAPITRE III.

Comme Vetturius arriva en l'île des Mensonges, où il s'amouracha de la belle Extraordinaire, fille de Nazin de Gazette, dynaste du pays. Comme les archives lui en furent montrées, où il ne vit qu'histoires hebdomadaires qui ne contenoient que billevesées.

CHAPITRE IV.

Comme Vetturius apprenoit aux nouveaux mariés[1] ce qui s'étoit passé entre eux le jour de leurs noces.

CHAPITRE V.

Comme Vetturius se battoit nuit et jour : et de l'édit des duels qui n'étoit pas fait pour lui.

[1] Dans la lettre à M. de Coligny.

CHAPITRE VI.

Comme Vetturius emprunta le cornet et les dés de Bridoie, dont il ne put trouver chance; et comme il sembloit niaiser, et pourtant n'étoit grain niais.

Ces romanciers étoient suivis d'une troupe de bonnes gens se lamentant pitoyablement. C'étoient nos vieux poëtes que Voiture avoit remis en vogue par ses ballades, ses triolets et ses rondeaux, et qui par sa mort retournoient dans leur ancien décri. Marot, qui surtout lui étoit le plus obligé, se plaignant plus fortement que les autres, et à demi désespéré, leur chantoit cette ballade :

Maître Vincent nous avoit retirés,
Par ses beaux vers faits à notre manière,
Des dents des vers nos ennemis jurés,
Du long oubli, d'une sale poussière.

CIX

Lorsque jadis nous tenions cour plénière,
Tout gentil cœur composoit un rondeau;
Vieille ballade étoit un fruit nouveau;
Les triolets avoient grosse pratique;
Tout nous rioit; mais tout est à vau-l'eau :
« Voiture est mort, adieu la Muse antique. »

Bien est raison que soyons éplorés
Quand Atropos la parque safranière,
En retranchant les beaux filets dorés,
Où tant se plut sa sœur la filandière,
A fait tomber Voiture dans la bière.
Bien nous faut-il prendre le chalumeau,
Et tristement, ainsi qu'au renouveau
Le rossignol au bocage rustique,
Chacun chanter en pleurant comme un veau,
« Voiture est mort, adieu la Muse antique. »

Or, nous serons partout déshonorés :
L'un sera mis en cornets d'épicière;
L'autre exposé dans les lieux égarés
Où les mortels d'une posture fière
Lui tourneront par mépris le derrière;

Plusieurs seront balayés au ruisseau;
Maint au foyer, traînant en maint lambeau,
Sera brûlé comme un traître hérétique.
Chacun de nous aura part au gâteau.
« Voiture est mort, adieu la Muse antique. »

ENVOI.

Prince Apollon, un funeste corbeau,
En croassant au sommet d'un ormeau,
A dit trois fois d'une voix prophétique :
Bouquins, bouquins, rentrez dans le tombeau,
« Voiture est mort, adieu la Muse antique. »

La déesse Badinerie suivoit les auteurs. Sa tristesse paroissoit badine, et elle étoit accompagnée du vieux badin[1] que vous connoissez.

Il me semble que je le..... VOI
De noir comme un page vê.... TU,

[1] Neuf-Germain qui fait des vers, les syllabes du nom de celui pour qui il les fait servant de rimes.

En sa nouvelle tablatu. . . . . RE,
Cherchant trois rimes à Voiture.

Il cheminoit en ce con. . . . . VOI
Le front ridé, l'œil abat. . . . . TU,
La barbe jusqu'à la ceintu. . . . RE,
Triste du trépas de Voiture.

Cet homme menoit le cheval Pégase en main, et ce cheval étoit là venu, parce que, comme Voiture étoit petit, il avoit accoutumé de s'agenouiller badinement toutes les fois qu'il vouloit monter dessus; le pauvre cheval marchoit avec grand'-peine, tant il avoit les jambes de derrière gorgées de ces eaux qui lui descendent incessamment, et qui se sont tellement corrompues sur sa vieillesse, qu'enfin elles ont fait un vilain marais au pied du Parnasse et produit toutes les grenouilles poétiques dont nous sommes persécutés.

Comme un vieux cheval de ren. . . VOI
Maigre, harassé, courba. . . . . TU,
Venoit la débile montu. . . . . RE
Aux funérailles de Voiture.

Son corbeau et son chien[1] y étoient aussi. Le corbeau jetoit des cris pitoyables, et le chien ne disoit mot; au contraire, il marchoit fort pensif et tenoit la queue entre les jambes. On s'étonna fort de n'y voir point le grillon, le hibou, la tortue, et la taupe, à qui Voiture avoit donné l'immortalité dans ses ouvrages[2], et qui, à moins d'une étrange ingratitude, ne pouvoient lui refuser les derniers devoirs; mais le misérable état où le désespoir de cette mort les avoit réduits, et dans lequel ils sont encore, les devoit

[1] Il avoit un corbeau et un chien.

[2] On envoya à M. Esprit, pour étrennes, un grillon, un hibou, une tortue, et une taupe; et Voiture fit des vers sur cette galanterie.

bien excuser. Vous aurez peine à croire ce que je vous en vais dire, et vous ne vous imagineriez jamais les choses que leur douleur les force de faire, si un autre que moi vous les racontoit. Mais je vous les garantis vraies, car je les sais d'original.

Le grillon saisi de douleur,
Voulant mourir en ce malheur,
S'étoit, cheminant sur les pistes
Des anciens gymnosophistes,
Au travers des flammes jeté
Et dans un four précipité;
Mais tous ses amis, qui coururent,
A point nommé le secoururent,
Lorsque les ardeurs du fourneau
Commençoient à griller sa peau.
Maintenant, contre son envie,
Forcé de conserver sa vie,
Gardé des siens, plein de courroux,
Il se renferme dans les trous,

Et près des fours fait sa demeure,
N'attendant là sinon quelque heure
Que les gens ne s'en doutent pas,
Afin de courir au trépas,
Montrant par une voix dolente
Qu'empêcher sa fin violente
Lui cause un immortel ennui,
Et portant toujours avec lui
Sur sa peau plus noire que mûre
D'illustres marques de brûlure,
Comme autrefois on remarqua
La femme du grand Sénéca
Portant sur son visage pâle
Des marques d'amour conjugale.
Le hibou, l'unique soulas
Et les délices de Pallas,
Qui, devant que le bon Voiture
Eût subi la loi de nature,
Ne recherchoit que l'entretien
Du gentil peuple athénien;
Maintenant, dont chacun s'étonne,
Ne voulant fréquenter personne,
Mélancolique, songe-creux,

D'un esprit fantasque et hideux,
Sous des toits remplis d'araignées,
Ou dans des forêts éloignées,
Il fuit la lumière du jour;
Et lorsque la nuit à son tour
Couvre l'univers de ténèbres,
Il pousse mille cris funèbres,
Songeant seulement à gémir
Sans se coucher et sans dormir.
D'ailleurs la discrète tortue,
Pleine de l'ennui qui la tue
De voir dans la tombe enfermé
Le mortel qu'elle a tant aimé,
Pour cacher sa douleur secrète,
De crainte que l'on n'en caquette,
Choisit sa petite maison
Comme une éternelle prison;
Et là, seule, veuve, et dépite,
Ne reçoit aucune visite.
De là vient qu'assez à propos
Le monde dit que sur son dos
Elle portera sa demeure
Jusques au moment qu'elle meure,

Sans s'en éloigner tant soit peu,
Quand même on y mettroit le feu,
Et sans désormais plus paroître
Qu'un peu la tête à la fenêtre.
Mais on tient pour tout assuré
Que la taupe a si fort pleuré
Qu'enfin elle a perdu la vue;
Qu'elle dit qu'elle est résolue
De porter toujours le grand deuil;
Et, pour rencontrer le cercueil
Qui le fameux Voiture enserre,
De fouiller par toute la terre,
Cherchant surtout dans les jardins,
Comme croyant que les jasmins
Et les fleurs de cette nature
Naissent sur cette sépulture
Où le plus insolent hiver
N'oseroit les aller trouver:
Au reste, bien déterminée,
Ne cessant, ni nuit, ni journée,
De travailler aveuglément;
Et, si dans ce beau monument
Le destin permet qu'elle arrive,

De s'enterrer là toute vive,
Et d'accompagner à la mort
Voiture qu'elle aima si fort.

Or maintenant je vous demande
Si cette misérable bande
Ne pouvoit pas honnêtement
S'excuser de l'enterrement.

La Représentation de Voiture paroissoit enfin couronnée de laurier, et portée sur les épaules de huit beaux garçons. C'étoient les jeux et les ris qui l'avoient accompagné pendant sa vie. Mais les ris étoient mélancoliques, et les jeux ne prenoient rien en jeu. Les quatre coins du grand drap, sur lequel cette figure étoit posée, étoient soutenus par Ronsard, Des Portes, Bertault, et Malherbe. Jupiter menoit Apollon, et neuf des plus grandes déesses chacune une Muse. Le reste de nos poëtes des derniers temps suivoit la

Digitized by Google

figure et fermoit le convoi. Il y avoit, au reste, une telle foule le long du chemin qui va du temple d'Apollon au temple de Thémis, où on a élevé la sépulture des grands hommes, que, sans les satyres qui faisoient faire place à coups de thyrses, la pompe auroit eu peine à passer; les lauriers rompant sous le faix de la canaille poétique qui avoit monté dessus, et tout le monde avouant que depuis les funérailles de Catulle, que son siècle regardoit comme le nôtre a fait Voiture, on n'avoit point vu au Parnasse une si belle assemblée. Après qu'on eut rendu les derniers devoirs à l'image du défunt, Apollon, couronné de cyprès, tenant un luth, et s'avançant devant les hommes et devant les dieux, chanta des vers.

En cet endroit, si j'eusse cru l'enthousiasme, j'aurois poussé quantité de vers; mais la Raison s'étant présentée à point

nommé, et m'ayant montré qu'il ne m'appartenoit pas de faire parler Apollon ni de louer Voiture, j'ai été obligé d'en demeurer là. Mon dessein étoit, après lui avoir donné toutes les louanges qu'on peut donner à un homme d'esprit, et qu'il méritoit sans doute, de le faire choisir par Apollon pour son collègue à l'empire de la poésie, et de faire ordonner à ce dieu que dorénavant les auteurs l'invoqueroient au commencement de leurs ouvrages.

De plus, je lui voulois bâtir en ces bas lieux
Un temple et des autels d'éternelle structure;
Je voulois le placer aux cieux,
Et nommer de son nom quelque étoile VOITURE,
Comme nous appelons l'astre du nord ARCTURE.
Mais pour bien faire voir ces choses par écrit,
Et dignes de Voiture, et dignes de paroître,
Il faudroit être bel esprit,
Et je n'ai pas l'honneur de l'être.

Digitized by Google

L'ODE
DE CALLIOPE.

Digitized by Google

Digitized by Google

A M. ARNAUD.

MONSIEUR,

J'ai ordre d'une fille de votre connoissance de vous écrire ce qui s'est passé à Saint-Cloud, et de vous réciter une aventure que nous y avons eue ensemble. Si je devine bien, le mot d'aventure et le lieu de Saint-Cloud vous feront d'abord songer à quelque chose d'étrange, et vous ne tarderez guère à scandaliser votre bonne

amie et votre très-humble serviteur. Vous autres galants êtes naturellement soupçonneux; et, comme vous jugez d'autrui par vous-mêmes, vous ne sauriez vous imaginer qu'un homme et une femme puissent être seuls sans que l'amour fasse le troisième. En cela, j'avoue que vous réussissez souvent; mais, pour cette fois, vous me permettrez de vous assurer que la rencontre a été sage, que la conversation s'est trouvée guerrière et non amoureuse, que les chants de triomphe y ont tenu la place des élégies, et qu'il n'y a rien eu de coquet entre une pucelle de la vieille roche, telle que vous la reconnoîtrez quand je vous l'aurai nommée, et un homme qui ne se pique plus de bonnes fortunes. Ces vérités vous paroîtront mieux que je ne vous le dis par la relation que je vous vais faire. Je me promenois ces jours passés avec Calliope dans les jardins de Gondi,

où les Muses se sont retirées depuis que la barbarie les a chassées de la Grèce, et le galimatias, d'Italie. La divine conversation du génie de Corinthe, qui les a reçues comme ses voisines et ses amies, le murmure des fontaines, la fraîcheur des ombrages, la tranquillité de la solitude, la beauté de l'aspect, et enfin les délices de ces lieux les charment si fort, que non-seulement il leur est facile d'oublier le Parnasse, mais Apollon même, qui vient rarement en France depuis que l'insolence burlesque et le malheur de sa rime font qu'on l'y traite de violon. Il étoit matin, c'est le temps où les Muses donnent plus volontiers leurs audiences, et pendant lequel elles sont si favorables, que, s'il étoit permis de prétendre à la galanterie de ces farouches pucelles, la naissance de l'aurore seroit assurément pour elles l'heure du berger. De bonne fortune, j'avois trou-

vé Calliope seule. Comme son esprit est grand et relevé, et qu'elle est plus fière que ses autres sœurs, aussi est-elle plus difficile à aborder et méprise davantage le commerce des mortels. De là vous pouvez bien penser que je n'aurois pas eu l'audace de m'en approcher, si le plaisir qu'elle prend à être entretenue de la gloire du fameux prince de Condé, et à faire chanter les merveilles de sa vie, ne l'avoient obligée à m'appeler. Hé bien, me dit-elle, comme je lui faisois la révérence, la victoire de Lens ne sera-t-elle point célébrée? En vérité, lui répondis-je, c'est à quoi je songeois présentement; mais, à n'en point mentir, continuai-je, je m'y trouve tellement empêché, et les difficultés qui se présentent à mon esprit me semblent si grandes que je suis sur le point d'abandonner tout. Cependant, reprit-elle, nous estimons, mes sœurs et moi, qui, comme

vous savez, nous connoissons assez à ces choses, que jamais le Parnasse n'a eu un plus noble sujet pour les vers. Et cela étant, lui répliquai-je, vous étonnez-vous si je fais difficulté de l'entreprendre? et quel poëme pensez-vous que je puisse écrire à la gloire du plus fameux héros du monde, moi dont le plus grand ouvrage n'a été que la louange d'une souris? Si cette difficulté seule vous empêche de chanter, ajouta la Muse, je puis faire pour vous ce que je fis jadis pour Hésiode, qui, s'étant endormi homme de prose, se sentit poëte à son réveil; et même, sans vous flatter, je vous trouve plus de disposition à notre art que n'en avoit ce bon homme; car c'étoit un rustique qui ne savoit que des vaudevilles, au lieu que tout au moins avez-vous déjà fait quelques sonnets et quelques stances pour Cloris et pour Silvie. Mais, dis-je, quand en faveur de mon prince

vous m'auriez accordé la grâce d'une si avantageuse métamorphose, quand même vous m'auriez donné l'âme d'Homère, qui est la plus propre pour chanter les batailles et les héros, je ne pense pas que je m'en pusse servir. Pourquoi? interrompit Calliope avec étonnement; Homère n'est-il pas le plus excellent de tous les poëtes? Oui, sans doute, continuai-je, et digne d'être élevé au-dessus de l'humaine condition; mais les héros du temps passé et les nôtres sont bien différents : ni leur vie, ni leurs coutumes, ni leur manière de combattre, ne se ressemblent en aucune sorte. Autrefois la Grèce ne se scandalisoit point de voir comparer de vaillants hommes à un âne au milieu d'un blé vert, ou à une mouche dans une cuisine. Il étoit merveilleux d'introduire dans les poëmes des chevaux prophètes et immortels; rien ne sembloit si fort qu'un bouclier de sept

cuirs. On peignoit dessus des vendanges et des noces de village, et les rois, qui n'avoient pour sceptres que des bâtons, ne faisoient aussi leurs présents que de trépieds et de gobelets. Si aujourd'hui on en usoit de la sorte, l'on ne seroit pas entendu, et peut-être pas souffert. Ronsard, qu'on nomme le prince de notre poésie, a-t-il bien réussi, à votre avis, en affectant cette vieille singerie? Et ferois-je bien, par son exemple, d'introduire le général Bec raisonnant avec sa cavale, et lui faisant cette promesse :

Je doublerai, pour telle récompense,
En tes vieux ans ton foin et ta dépense;
Seule au haut bout je te ferai loger
De mon étable?

Aurois-je bonne grâce, en décrivant l'armée, de fournir les rangs de vieux soldats

Qui la moustache en la tasse lavoient?

Ou

De jeunes gens aux mentons damoiseaux?

Pour exprimer le bruit de ces combattants, me servirois-je de cette comparaison :

Ainsi qu'on voit les bien volantes grues
Craquer aigu?

Égalerois-je leur nombre aux neiges

. . . . . Que l'on voit bruiner
Quand l'hiver vient les champs enfariner?

Et enfin, prenant entièrement le haut style, chanterois-je, à l'approche des armées,

. . . . . Que l'ost tourbillonneux
Ennubloit l'air d'un poudrier sablonneux?

Vous voyez bien que cette sorte de poésie ne seroit guère au goût de notre siècle, et que je me brouillerois facilement avec mes amis de l'Académie si je remplissois mes écrits de *l'aigle foudrier*, des *hérauts*

claire-voix, du *feu mangeard*, des *cliquantes armes*, du *sommeil mignon*, et du

Soleil perruqué de lumière.

Pour tout dire, trouveriez-vous bon vous-même qu'en vous appelant ma nourrice, je vous invoquasse de cette sorte :

Ma nourrice Calliope,
Qui, du luth musicien,
Dessus la jumelle crope
Du saint chœur parnassien?

D'ailleurs, il faut que je vous avoue que j'ai une extrême répugnance à quitter les ornements qui élèvent cette ancienne manière au-dessus de la nôtre, et qui l'ont fait appeler le langage des dieux; et encore pour me réduire à rimer simplement la gazette, sans fables, sans figures, dans un style mou et énervé, privé de toute hardiesse, et scrupuleux jusques aux paroles. Ainsi donc je me fortifie plus que jamais,

quelque passion que j'aie pour la gloire de ce grand prince, à ne point hasarder la description de la fameuse bataille qu'il vient de gagner, puisque je ne saurois trouver ce juste tempérament qui fait le style parfait, et qui le tient également éloigné de notre prose mesurée et de la hardiesse rude et sauvage des anciens. Et toutefois, interrompit Calliope, cette glorieuse action ne demeurera pas sans être chantée, et même avant que nous nous séparions. Vous en prendrez donc la peine, lui répartis-je, car pour moi, je me garderai bien d'en amoindrir le mérite en la louant de mauvaise grâce. Oui, répliqua-t-elle d'un visage plus ouvert et plus gai, ce sera moi qui l'entreprendrai; et plût aux destins qu'il me fût permis de la célébrer de la manière que nous chantons la naissance du monde, l'éducation de Jupiter, la défaite des géants, et le reste des gestes

des dieux immortels! Mais les parques, qui lient Jupiter lui-même, ne souffrent pas que nos divines chansons viennent aux oreilles des hommes; et de cette sorte, toutes les fois que nous voulons écrire les actions de nos demi-dieux, nous sommes contraintes de nous contenter du génie de quelque mortel; nous avons les mêmes peines que lui pour les rimes, pour la beauté de l'expression, et pour la justesse des pensées; et, comme à lui, il nous faut beaucoup de temps pour produire quelque ouvrage. Ainsi, quoiqu'il ne soit pas encore huit heures à ma montre, je m'assure qu'il sera nuit avant que l'ode que je désigne soit achevée. Mais voici de l'eau et des fruits, et nous ne ferons pas plus mauvaise chère aujourd'hui qu'on la faisoit au bienheureux siècle dont les poëtes font tant de bruit; nous trouverons même, sur ces couches et sur ces treilles,

Digitized by Google

des melons et des muscats plus délicieux que le miel des chênes et le lait des rivières; et je quitterai pour vous la table des dieux, si vous quittez pour moi celle de la Durier. Or, afin de vous favoriser et de vous faire voir que le style moderne est capable des ornements de la vieille poésie, je me veux servir de votre manière; dans ce mélange, je gage que j'imiterai si bien votre façon d'écrire, qu'après que je vous aurai dicté mes vers, vous y serez le premier trompé, et que vous jureriez, à un besoin, que c'est vous qui les avez faits. En cet endroit, Calliope s'étant tue comme si elle avoit voulu méditer : Je me sens infiniment honoré, lui dis-je, d'un choix si avantageux. Je souhaiterois bien pourtant, pour votre honneur, pour celui d'un si grand prince, et pour un si haut dessein, que vous eussiez voulu prendre un plus habile homme; car je vous dé-

clare que, si votre ouvrage ressemble aux miens, vous allez faire un poëme plein de manquements, et donner lieu aux critiques de censurer justement les Muses. Cela pourroit bien être, répondit Calliope en souriant; et lors, m'ayant commandé d'apprêter des tablettes, et de ne l'interrompre pas davantage, elle commença à composer ces vers, que j'écrivis à mesure qu'elle les dictoit.

Digitized by Google

L'ODE
DE CALLIOPE
SUR
LA BATAILLE DE LENS.

QUITTE promptement l'armée
De l'invincible Condé,
Glorieuse Renommée
Qui l'as toujours secondé;
Passe d'une aile légère
De l'un à l'autre hémisphère,
Et, sur la terre et les flots,
Dis de ce prince indomptable
Que l'histoire ni la fable
N'ont point de plus grand héros.

Dis qu'en sa dernière guerre,
Sur les campagnes de Lens,
Il a fait mordre la terre
Aux Espagnols insolents.
Mais quoi! de cette victoire
Déjà le bruit et la gloire
Ont étonné l'univers,
Et pour ces grandes nouvelles
Tes paroles ni tes ailes
N'ont point attendu mes vers.

Des flots paresseux de l'Ourse
Jusques au brûlant climat
Où le Nil cache sa source,
L'on vante ce grand combat;
L'on le vante où le Caucase
Aux cieux présente pour base
Mille effroyables rochers,
Et sa gloire est parvenue
Jusqu'à la terre inconnue
Aux plus hasardeux nochers.

Au récit de la vaillance

D'un prince si redouté,
Dans le sérail de Byzance
Le Turc est épouvanté :
L'âme de frayeur saisie,
Aux derniers lieux de l'Asie
Il songe à se retirer;
Et les troupes sanguinaires
De ses fameux janissaires
Ne le sauroient rassurer.

Le redoutable Sarmate,
Averti de son effroi,
Pour le terrasser se flatte
De voir mon prince son roi;
Il prépare à cette guerre
Son arc et son cimeterre,
Prévoyant que le destin,
Lassé d'un tyran barbare,
Au vaillant Bourbon prépare
Le trône de Constantin.

Mais célébrons cette palme
Qui nous invite à chanter;

Partout la nature calme
S'apprête à nous écouter :
Tous les vents ont fait silence ;
Leur plus douce violence
Ne trouble plus ces rameaux ;
L'on n'entend plus le ramage
Des chantres de ce bocage,
Ni le murmure des eaux.

Déjà par toute la plaine
L'on dépouilloit les guérets ;
Déjà la grange étoit pleine
Des richesses de Cérès ;
Quand, de courage animées,
Les deux puissantes armées
Des François et des Flamands
Se joignirent, s'attaquèrent,
Avec fureur se choquèrent
Sur les campagnes de Lens.

Sous le harnois le plus riche
Que Vulcain ait inventé,
L'orgueilleux prince d'Autriche

Marche au combat souhaité;
Contre lui Condé s'avance,
Condé, de qui la vaillance
A mérité le nectar,
Et qui seul peut entreprendre
Avec plus d'heur qu'Alexandre
Et de vertu que César.

Ce prince marche à la tête
Des corps les plus avancés,
Et méprise la tempête
De cent canons courroucés;
Le laurier qui l'environne
D'une immortelle couronne
Brave la foudre et le fer;
Et quand ce héros s'expose,
Il ne craint point autre chose
Que de ne pas triompher.

D'une cuirasse éprouvée
Il prend le corps seulement;
Sa vertu dessus gravée
Lui sert encor d'ornement:

On y voit en basse taille
Mainte fameuse bataille,
Rocroi, Norlingue, Fribourg,
La prise de mainte ville,
Dunkerque, Ypre, Thionville,
Wormes, Spire, et Philisbourg.

Il monte un cheval superbe
Qui, furieux aux combats,
A peine fait courber l'herbe
Sous la trace de ses pas;
Son regard semble farouche;
L'écume sort de sa bouche;
Prêt au moindre mouvement,
Il frappe du pied la terre,
Et semble appeler la guerre
Par un fier hennissement.

Avec ce grand capitaine,
Nos plus braves combattants
Couvrent le dos de la plaine
Sous mille drapeaux flottants;
Ils sont suivis des Polaques,

Digitized by Google

Invincibles aux attaques,
Des Écossois, des Bretons,
Des bandes de Germanie,
Des fiers soldats d'Hybernie,
Et des troupes des Cantons.

Jamais la guerrière France,
Fertile en braves soldats,
N'a vu tant d'obéissance
Ni d'ardeur dans les combats;
D'une discipline égale,
Aux campagnes de Pharsale
Suivant des partis divers,
Alloient les troupes de Rome,
Pour décider du grand homme
Qui conduiroit l'univers.

Déjà l'une et l'autre armée
S'attaquent avec fureur;
La poussière et la fumée
Forment la nuit et l'horreur;
Les escadrons s'entrepercent,
Les bataillons se traversent;

La mort court de rang en rang
En cent hideuses manières,
Et les prochaines rivières
Roulent des ondes de sang.

Condé lance cette foudre
Qui, pour affermir son roi,
Fit trébucher sur la poudre
Les Espagnols à Rocroi;
Avec lui vont la victoire,
L'honneur, la valeur, la gloire;
La fière Bellone et Mars
Font passage à cet Alcide,
Et Pallas de son égide
Le couvre dans les hasards.

Dans l'effroyable tuerie
Son cheval a succombé,
Un cheval de Barbarie
Est encor sous lui tombé;
Cependant rien ne le lasse,
Il n'est rien qu'il ne terrasse:
Il rompt mille bataillons;

Et les piques hérissées
Sont devant lui renversées
Comme les blés des sillons.

Les secousses de la terre
Qui font crouler les rochers,
L'horrible feu du tonnerre
Qui renverse les clochers;
Le bruit et la violence
D'un noir torrent qui s'élance,
Et traîne, étant débordé,
Les troupeaux et les villages,
Ne sont que foibles images
De la force de Condé.

Lassé de la mort vulgaire
D'une foule de soldats,
Il cherche dans sa colère
De quoi signaler son bras;
L'archiduc est la victime
Qui d'un laurier légitime
Le peut orner dignement;
Il l'appelle, il le menace;

Mais Lupold quitte la place,
Et tremble d'étonnement.

Comme dans le gras herbage
Où la Dive étend son cours,
Deux taureaux pleins de courage
Combattent pour leurs amours;
Le moindre, prenant la fuite,
Se dérobe à la poursuite
De son superbe vainqueur,
Qui dans la vaste prairie,
Mugissant avec furie,
Le chasse et glace son cœur.

Ainsi Lupold plein de honte,
Et soupirant son malheur,
De mon prince qui le domte
Fuit la fatale valeur;
Avec pareille infamie
S'en va l'armée ennemie;
Bec, en ce funeste état,
Déteste sa destinée;
Bec, dont l'audace obstinée

Digitized by Google

Mena Lupold au combat.

Ce nouveau fils de la terre,
Géant plus audacieux
Que ses frères qu'un tonnerre
Fit jadis tomber des cieux,
Croyant aller à la gloire
D'une facile victoire,
Méprisoit nos combattants,
Et son orgueil ridicule
Ignoroit que notre Hercule
Savoit vaincre les Titans.

Enivré de l'espérance
De vaines prospérités,
Il domtoit déjà la France
Et désoloit nos cités;
Au bruit de cette tempête,
L'Espagne levant la tête
Attendoit ses conquérants,
Et les troupes basanées
Alloient des hauts Pyrénées
Tomber comme des torrents.

Il voit les campagnes teintes
Du sang des siens terrassés;
Il entend les tristes plaintes
Des mourants et des blessés;
Partout ses soldats sans armes
Se prosternent avec larmes
Aux pieds du victorieux;
Partout ils sont en déroute,
Le cruel frémit, et doute
S'il en doit croire ses yeux.

Il marche ardent au carnage
Comme un lion irrité;
Mais que lui sert tant de rage?
Il est lui-même domté;
Et tel qu'un autre Typhée,
Dont l'audace est étouffée
Par les monts siciliens,
Seul au milieu de la plaine,
Privé de force et d'haleine,
Il tombe sous nos liens.

Ce guerrier hautain et brave

Ne peut fléchir son grand cœur
A suivre comme un esclave
Le triomphe du vainqueur;
Son sang, qui teint son armure,
D'une profonde blessure
A grands flots sort de son flanc;
Sa face devient affreuse,
Et son âme furieuse
S'enfuit avecque son sang.

De son armure, étoffée
D'or et de pierres de prix,
Mon prince dresse un trophée
Au fier amant de Cypris;
Alentour sont entassées
Les dépouilles amassées,
Les harnois, les étendards,
Les tambours, les banderoles;
Et l'on y lit ces paroles :
« Condé les consacre à Mars. »

C'est assez; Vesper s'avance,
Il faut quitter nos chansons;

Le vent qui rompt le silence
Murmure dans ces buissons;
Le soleil tombe sous l'onde;
La nuit va couvrir le monde;
Et, sur la terre et les flots,
Le sommeil, ouvrant ses ailes,
Épand les moissons nouvelles
De ses humides pavots.

Ce sont là, monsieur, les vers que Calliope me dicta, tantôt se promenant le long des allées, tantôt se reposant au bord des fontaines, tantôt retouchant aux stances qu'elle venoit de faire, tantôt en produisant de nouvelles. Après qu'elle eut achevé cette ode, et que je la lui eus lue tout entière : Je vous prie, me dit-elle en riant, quand vous écrirez à M. Arnaud, et que vous n'aurez guère de nouvelles à lui mander, faites-lui le récit de cette aventure et lui envoyez mon ode. Et aussitôt

reprenant un visage plus sérieux : Surtout, ajouta-t-elle, suppliez-le de ma part qu'il la présente à ce grand prince, et qu'il l'assure que je suis sa très-humble servante. Je ne doute point qu'il ne prenne cette peine volontiers ; il y a long-temps qu'il me connoît particulièrement et que nous avons juré amitié dans le temple de la Gloire, où son mérite et sa valeur le rendent très-considérable. Comme j'allois lui répondre, un des nourrissons des Muses la vint avertir que l'ambrosie étoit portée, et que ses sœurs l'attendoient. Alors cette sage fille, qui ne vouloit pas les incommoder, me donna le bonsoir, après m'avoir avoué, en me quittant, que, quelque peine qu'elle eût prise à élever mon génie, son ouvrage étoit infiniment surpassé par l'excellence de la matière.

LETTRE

ÉCRITE DE CHANTILLY

A MADAME DE MONTAUSIER.

Ni tout ce qu'on a dit de l'heureuse contrée
Où messire Honoré fit adorer Astrée,
Ni tout ce qu'on a feint des superbes beautés
De ces grands palais enchantés
Où l'amoureuse Armide et l'amoureuse Alcine
Emprisonnèrent leurs blondins,
Ni les inventions de ces plaisants jardins,
Que, malgré Falerine,
Détruisit le plus fier de tous les paladins;
Tout cela, quoi qu'en veuillent dire
Les gens qui nous en ont conté,
Est moins beau que le lieu d'où je vous ai daté,

Et d'où je prétends vous écrire
En style de roman la pure vérité.

Le bruit que le zéphire excite parmi les feuilles des bocages, au point que la nuit va couvrir la terre, agitoit doucement la forêt de Chantilly, lorsque dans la plus grande route trois nymphes apparurent au solitaire Tirsis; elles n'étoient pas de ces pauvres nymphes des bois plus dignes de pitié que d'envie, qui, pour logis et pour habit, n'ont que l'écorce des arbres: leur équipage étoit superbe, et leurs vêtements brillants de l'éclat des pierreries; elles avoient sur leurs coiffures des capelines couvertes de plumes, sur leurs épaules des trousses pleines de flèches, dans leurs mains des arcs funestes aux bêtes de la forêt qu'elles vouloient attaquer; elles venoient sur un chariot paré de velours cramoisi bordé d'une crépine d'or et en-

richi de grosses houppes. La plus âgée, par la majesté de son visage, imprimoit un profond respect à ceux qui l'approchoient; celle qui se trouvoit à son côté faisoit éclater une beauté plus accomplie que la peinture, la sculpture ni la poésie n'en ont pu jamais imaginer; la troisième avoit cet air aisé et facile que l'on donne aux Grâces : elle se trouvoit placée aux pieds des deux autres sur un carreau de toile d'or, et tenant d'une main des rênes de soie, conduisoit quatre chevaux blancs qui tiroient le chariot, et qui marchoient d'un air plus superbe que les chevaux d'Achille, que ceux de Rhésus, et que ceux de Neptune qui firent triompher Pélops; et, pour les ôter de toute comparaison, ces chevaux surpassoient en tout les chevaux du soleil.

Aux deux côtés alloient deux demi-dieux,

L'un d'un air doux, et l'autre audacieux;
L'un, comme un vrai foudre de guerre,
Par Mars n'étoit pas égalé;
L'autre avecque raison pouvoit être appelé
Les délices de la terre.

Cette divine troupe s'étant arrêtée à la rencontre du mélancolique berger, la première nymphe lui fit commandement de s'approcher d'elle; et, pendant que dans un profond respect ravi d'étonnement il admire cette aventure, la déesse, avec un ton de voix qui acheva de le charmer, lui parla ainsi :

« Quitte ta mélancolie,
Prends ta plume, écris à Julie
Tout ce qui se passe en ces lieux;
Et, pour lui faire mieux connoître qui nous sommes,
Nomme-nous comme font les hommes,
C'est le commandement des dieux. »
Le berger, homme assez sage,
Suivant ce commandement,

Prit des hommes le langage;
Et, quittant là le roman,
Écrivit naïvement
Ce qui suit en cette page.

MADAME,

Hier au soir, entre chien et loup, je rencontrai dans la grande route de Chantilly madame la princesse qui s'y promenoit, et qui n'eut jamais tant de santé, accompagnée de madame de Longueville, qui n'eut jamais tant de beauté, et de madame de Saint-Loup, qui n'eut jamais tant de gaieté; toutes trois en déshabillé et en calèche, suivies des altesses de Condé et de Conti.

Et d'un autre petit cadet
Monté sur un petit bidet,
Dont la mine mutine et fière
Montre qu'il est fils de son père;
C'est notre duc qui se fait grand,

Et qui visiblement profite
Sous la conduite
De madame de Champ-Grand,
Dont vous connoissez le mérite.

Madame la princesse m'ayant aperçu, m'appela et me dit : « Sarrazin, je veux que vous alliez tout à cette heure écrire à madame de Montausier que jamais Chantilly n'a été plus beau, que jamais on n'y a mieux passé le temps, qu'on ne l'y a jamais davantage souhaitée, et qu'elle se moque d'être en Saintonge pendant que nous sommes ici.

Mandez-lui ce que nous faisons;
Mandez-lui ce que nous disons. »
J'obéis comme on me commande;
Et voici que je vous le mande.
Quand l'Aurore sortant des portes d'Orient
Fait voir aux Indiens son visage riant,
Que des petits oiseaux les troupes éveillées
Renouvellent leur chant sous les vertes feuillées,

Que partout le travail commence avec effort,
A Chantilly l'on dort.
Aussi lorsque la nuit étend ses sombres voiles,
Que la lune brillante au milieu des étoiles
D'une heure pour le moins a passé la minuit,
Que le calme a chassé le bruit,
Que dans tout l'univers tout le monde sommeille,
A Chantilly l'on veille.
Entre ces deux extrémités
Que nous passons bien notre vie!
Et que la maison de Silvie
A d'aimables diversités!
Les sens y sont enchantés;
Les bois, les étangs, et les sources,
Et les ruisseaux qui dans leurs courses,
D'un pas bruyant et diligent,
Font rouler leurs ondes d'argent;
Les jardins, les forêts, les coteaux, les prairies,
Le superbe bâtiment
Paré de tapisseries,
Où la matière et l'art combattent noblement,
Et que vous connoissez particulièrement,
Peuvent-ils pas passer pour un enchantement?

Ici nous avons la musique
De luths, de violons, et de voix;
Nous goûtons les plaisirs des bois,
Et des chiens, et du cor, et du veneur qui pique;
Tantôt à cheval nous volons,
Et brusquement nous enfilons
La bague au bout de la carrière;
Nous combattons à la barrière,
Nous faisons de jolis tournois,
Nous allons tous à cours à l'ombrage des bois,
Et nous donnous le bal tous les soirs une fois,
Joignant l'humeur galante avec l'humeur guerrière;
Et quant à nos festins, ils valent beaucoup mieux
Que le festin des dieux.
Ni le nectar, ni l'ambrosie,
Qui sont mets fort légers, selon ma fantaisie,
N'égalent pas nos perdreaux,
Ni les gros poissons de nos eaux,
Ni nos fruits très-bons et très-beaux,
Ni nos melons qu'on croiroit d'Italie.
Conterai-je dans cet écrit
Les plaisirs innocents que goûte notre esprit?
Dirai-je qu'Ablancourt, Calprenède et Corneille,

C'est-à-dire vulgairement,
Les vers, l'histoire, le roman,
Nous divertissent à merveille,
Et que nos entretiens n'ont rien que de charmant?
Or çà, parlez-moi franchement,
En vous imaginant ce divertissement,
Vous avez la puce à l'oreille,
Et vous haïssez bien votre gouvernement.
Quant est de moi, je vous conseille
De venir ici promptement,
Et pour vous y pouvoir trouver dans un moment,
D'emprunter la grande serpente
Où les bons Amadis s'embarquoient à souhait:
Elle court comme la tourmente,
Ou le cheval de Pacolet,
Qui vole comme une fusée;
C'est là justement votre fait,
Et la monture est fort aisée;
Car l'hippogriffe est un oiseau trop laid :
Tels palefrois font peur aux demoiselles;
Et puis du grand vent de ses ailes
Il gâteroit votre collet.
Venez donc, divine Julie,

Notre princesse vous en prie;
Ne vous faites plus désirer,
Et laissez en paix murmurer
Votre époux qui peste et qui gronde
Contre ceux qui prennent la fronde,
Et qui ne souffre nullement
Qu'on dise bien du parlement:
C'est un fier et merveilleux sire.
S'il vouloit pourtant nous écrire,
Il nous obligeroit bien fort.
Adieu, mon Apollon s'endort;
Et je n'en pensois pas tant dire
Sur-le-champ, et tout d'une tire.

Toutefois, je ne suis pas encore si endormi que je ne sache bien qu'une lettre qui a commencé par *Madame*, doit aussi finir par *je suis votre très, etc.*

SONNET

A M. DE CHARLEVAL.

Lorsqu'Adam vit cette jeune beauté
Faite pour lui d'une main immortelle,
S'il l'aima fort, elle de son côté
(Dont bien nous prend) ne lui fut pas cruelle.

Cher Charleval, alors en vérité
Je crois qu'il fut une femme fidèle;
Mais comme quoi ne l'auroit-elle été,
Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle.

Or en cela nous nous trompons tous deux;
Car, bien qu'Adam fût jeune et vigoureux,
Bien fait de corps et d'esprit agréable,

Elle aima mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du diable
Que d'être femme et ne pas coqueter.

Digitized by Google

ÉPIGRAMME.

Un jour un curé querelloit
Un homme proche de sa femme,
Et, s'emportant fort, l'appeloit
Traître, larron, coquin, infâme.
A tout cela la bonne dame
Écoutoit et ne disoit mot.
Mais venant à l'appeler sot,
Tout soudain dans l'excès du zèle
D'une sainte dévotion,
« Ah! messieurs, ce méchant, dit-elle,
« Révèle ma confession. »

ÉPIGRAMME

A UNE PERSONNE

QUI LUI DEMANDOIT UN PRÉSENT.

Je vous donne avec grand plaisir
De trois présents un à choisir.
La belle, c'est à vous de prendre
Celui des trois qui plus vous duit;
Les voici sans vous faire attendre :
Bon jour, bon soir, et bonne nuit.

551701

ENT.

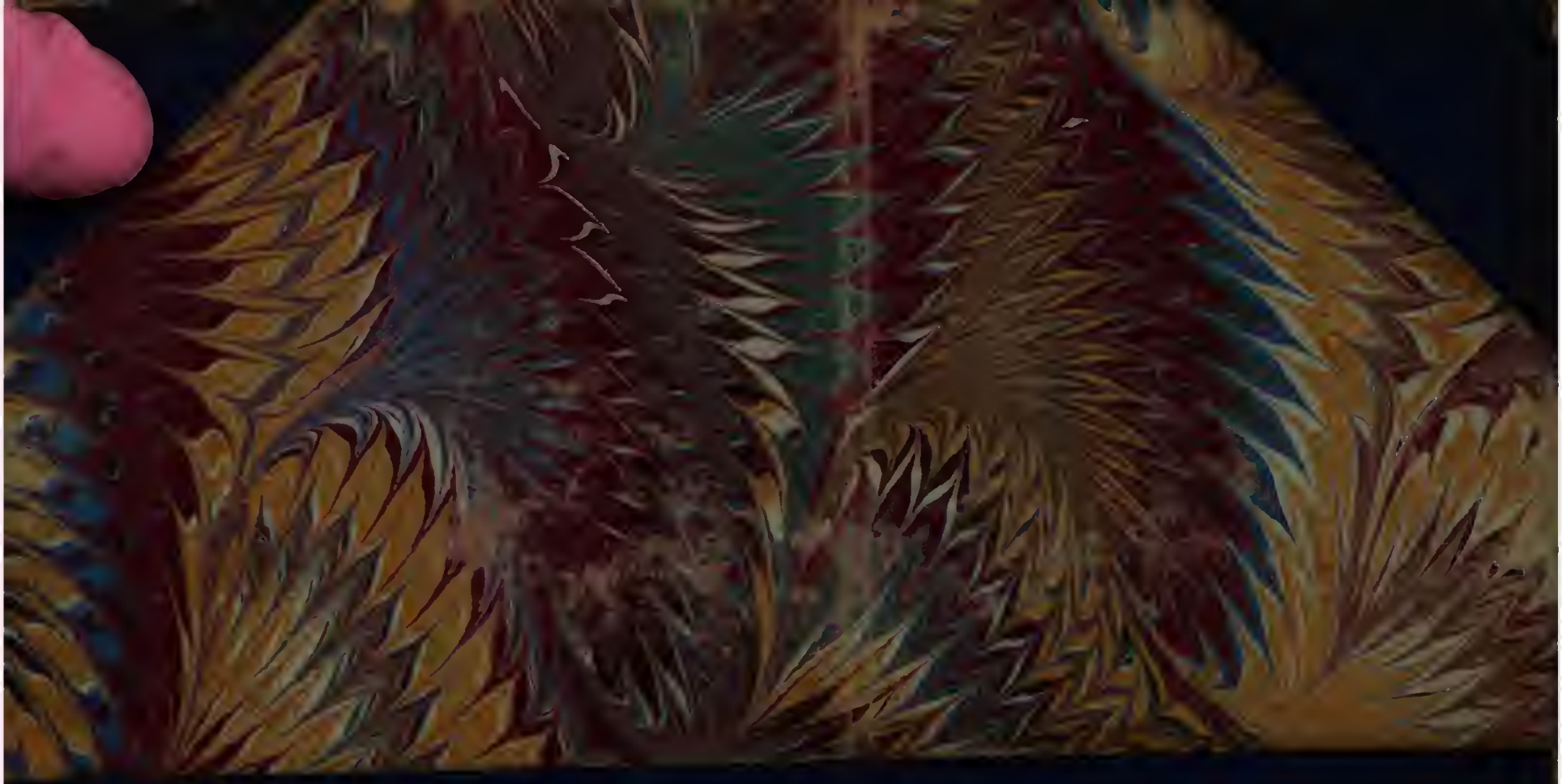
d plaisir
hoisir.
e prendre
vous duit;
:

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



BIBLIOTECA